



Antoinette & S. V. de Paris

Journal Des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

24^e année

N^o 11

Bruxelles Denterbecq Passage S. V. de la Galerie de la Reine

Ayuntamiento de Madrid

Antoinette & S. V. de Paris

PROMENADES DANS PARIS

LE LOUVRE.

Le Louvre de Dagobert, de Philippe-Auguste, de saint Louis, de Charles V, de François I^{er}, de Henri IV, de Louis XIV et de Napoléon I^{er}.

I

De même que la gigantesque cathédrale de Cologne, dont les fondements datent du moyen âge, tandis que les tours et le grand portail sont encore à faire, le Louvre arrivait à l'état de ruine avant d'avoir atteint l'apogée de sa splendeur.

Rendez-vous de chasse sous Dagobert, forteresse sous Philippe-Auguste, château féodal sous Charles V, palais, pour la première fois, sous François I^{er}, résidence royale des Valois et des Bourbons jusqu'au règne de Louis XIV, musée sous la monarchie constitutionnelle, le vieux Louvre était aux regards attristés ses pierres d'attente noircies, ses pavillons démantelés, ses cours humides et encombrées, quand Napoléon III entreprit de le restaurer et de l'achever.

Pourtant, à cet antique palais se rattachent de bien vieux souvenirs de notre histoire. Il a été le représentant de la puissance royale aux plus beaux siècles de cette puissance; aujourd'hui c'est encore le palais par excellence, le centre de Paris et le point d'où l'œil embrasse le plus avantageusement le panorama de la grande cité.

« Eh bien ! cette place si favorable pour contempler » le moderne Paris est peut-être aussi la mieux faite » pour rêver, pour imaginer le Paris d'autrefois, » dit M. Vitet, dans son beau travail sur le Louvre, « le » Paris contemporain des premiers temps du Louvre. » Commencez par reconstruire, sur l'autre rive de la » Seine, autour de ce clocher encore debout de Saint-Germain-des-Prés, la vaste enceinte crénelée de » l'antique abbaye, avec ses vigies, ses tourelles, ses » herses, ses ponts-levis; puis tout alentour, dans la » plaine, en guise de ces îlots de maisons à quatre » étages, faites renaître les métairies, les granges, et » toutes les dépendances de la puissante communauté ! » En descendant cette rive gauche du fleuve jusqu'aux » coteaux d'Issy, continuez à tout démolir pour laisser » reparaître une immense prairie entrecoupée de bouquets de verdure, de petites pièces de vignes et de » cultures potagères; des saules, des érables s'élèvent » çà et là, au bord de l'eau sur la berge mal endiguée; » vis-à-vis, sur la rive droite, l'aspect est plus aride, » les terrains plus sablonneux; on voit fumer les » fours à briques de quelques pauvres *tuileries* : mais » au delà commence une épaisse forêt qui va se perdre » à l'horizon et s'étend vers le nord jusqu'au pied du » Mont-Martre. Ne changez pas grand-chose à la » silhouette de ce coteau, laissez-lui même ses moulins. En inclinant vers l'est, vous rencontrez au

» delà du rempart de la ville, les tours de l'abbaye » Saint-Martin, et, comme un gros village autour » d'elles, le bourg l'Abbé; puis en deçà du rempart, » de longues files d'habitations et de jardins qui descendent jusqu'à la grève. Passant de là dans la cité, » vous y trouvez un amas de maisons plus serrées » encore qu'aujourd'hui, et les deux tours de la métropole qui, quoique inachevées, dominent déjà la » ville entière; enfin, après ce grand circuit, il ne » vous reste plus qu'à regarder à vos pieds; transformez en créneaux et en mâchicoulis ces balustres » italiens sur lesquels vous vous appuyez; de ce jardin de l'Infante, faites un fossé plein d'eau, séparez-le de la rivière par une double muraille garnie » de robustes tourelles, et vous voilà transporté à six » siècles en arrière, vous êtes sous Philippe-Auguste, » au sommet de la grosse tour qu'il vient de faire » construire, et, si le soleil commence à baisser, vous » pourrez voir le roi au retour de la chasse passer l'eau dans son bateau, s'en retournant coucher dans » son palais de la Cité. »

Construit dès les premiers siècles de la monarchie, ce n'est cependant qu'à dater du règne de Philippe Auguste que le Louvre acquiert de l'importance.

Ce prince fit bâtir la grosse tour carrée désignée par Sauval, d'après tous les historiens, sous le nom de *tour neuve* : et, autour de ce colossal donjon, il éleva successivement plusieurs tourelles et diverses fortifications.

La tour de Philippe Auguste ressemblait assez, dit-on, au donjon de Coucy construit en 1199, et qui a passé pour un des chefs-d'œuvre de notre architecture militaire. Elle occupait à peu près le tiers de la cour carrée du Louvre actuel.

C'est dans cette tour, sombre et menaçante forteresse, que furent déposés le trésor et les archives de la couronne. Le roi y recevait les hommages de ses grands vassaux et y enfermait les rebelles. Ferdinand, comte de Flandre, Jean de Bretagne, Coucy, Marigny, Charles II, y furent détenus tour à tour. Aussi la tour du Louvre devint-elle la terreur des vassaux révoltés.

Saint Louis, fit quelques réparations aux bâtiments du Louvre, et construisit, pour certaines cérémonies, une grande salle qui a longtemps porté son nom.

C'est Charles V, dit le Sage, qui le premier choisit le Louvre pour résidence.

Mais pour rendre la forteresse habitable, il fallait au moins y ajouter quelques corps de logis et des dépendances. Peu à peu, les meurtrières devinrent des fenêtres à ogive, et les fossés s'entourèrent de jardins. Un escalier resté célèbre, au moins dans les récits des historiens, fut construit par maître Raymond du Temple, architecte du roi Charles. Tout autour du château fort se suspendirent d'élégantes tourelles; on

établi, dans les jardins et dans les cours, des tonnelles, des pavillons de verdure, des labyrinthes de gazon, des faisanderies, des fauconneries, et même une ménagerie d'animaux féroces.

« Ces parterres à compartiments symétriques, jetés » au milieu de bâtiments si divers de forme et de » hauteur, dit encore M. Vitet, ce chaos de tours et de » tourelles, les unes lourdement assises dans le fond » même des fossés, les autres suspendues en quelque » sorte aux murailles, soutenues en porte-à-faux : ce » pêle-mêle de toits pointus, ici recouverts de plomb, » là de tuiles vernissées, les uns coiffés de lourdes » girouettes, les autres de crêtes, de panaches reluisant au soleil; tout cela ne ressemblait guère à » ce que l'on nomme aujourd'hui un palais de souverain; mais ce désordre, ces contrastes, qui, pour nous ne sont que pittoresques, parlaient alors tout autrement aux imaginations et ne manquaient ni de grandeur ni de majesté. »

Cependant Charles V lui-même fut infidèle à son palais d'élection. Sur la fin de son règne, il s'occupa de faire construire le château des Tournelles, qui avait de si beaux jardins, et qui servit d'habitation à ses successeurs jusqu'au règne de François I^{er}.

Alors le Louvre fut complètement abandonné et tomba presque en ruine.

On songeait à le réparer, quand François I^{er}, à la nouvelle du passage de Charles-Quint par Paris, eut l'idée de le recevoir dans le plus antique palais de la monarchie, pour lui faire honneur; car, en dépit des désertions, le Louvre restait toujours la résidence royale par excellence; les autres châteaux, que les caprices souverains construisaient tour à tour, étaient en quelque sorte considérés comme des maisons de plaisance.

On commença par faire abattre la grosse tour carrée, qui était devenue le centre d'une agglomération de bâtiments, et jetait beaucoup d'obscurité dans tout le château. Ensuite, on décora l'intérieur magnifiquement. Sauval raconte, que plusieurs des registres royaux de cette époque ne sont pleins que des comptes des dépenses faites à cette occasion.

Toutes ces restaurations aidèrent François I^{er} à apprécier la valeur de l'emplacement du Louvre, mais ne parvinrent pas à rendre le vieux palais solide et habitable.

Le roi artiste sentit qu'il fallait élever un palais neuf sur ces ruines hétérogènes, si l'on voulait y transporter l'habitation du souverain. Il donna ordre de jeter bas toutes ces constructions bâtarde, et convoqua les architectes alors en renom pour bâtir un nouveau palais.

Jean Bullant, constructeur du château d'Ecouen, Philibert Delorme et Pierre Lescot présentèrent des plans.

Celui de Pierre Lescot fut adopté. A Pierre Lescot, le roi adjoignit Jean Goujon pour la décoration sculpturale.

Ces inimitables maîtres de l'art français au temps de la renaissance, achevèrent, sous le règne de Henri II, vers 1548, le pavillon de Charles IX et le corps de bâtiment autour duquel court cette admirable frise, qui vient d'être restaurée.

A la mort malheureuse de Henri II, sa veuve Catherine de Médicis fit raser les Tournelles, et transporta la cour au Louvre.

Alors les travaux extérieurs furent suspendus et les architectes portèrent toute leur activité du côté des aménagements intérieurs, car il fallut trouver moyen de loger convenablement dans le palais le roi, la reine, la reine-mère, sa fille Marguerite de Valois et la suite de la famille royale.

Dès que le palais des Tournelles fut abandonné, toute la cour se transporta autour de la nouvelle résidence royale.

Tout à coup, le faubourg Saint-Antoine et le Marais sont délaissés; on déserte leurs magnifiques hôtels pour n'importe quel abri provisoire voisin du Louvre; et soudain, comme par enchantement, des hôtels neufs s'élèvent; des rues se construisent sur l'emplacement où devaient s'étendre les jardins du Louvre, d'après les premiers plans des architectes. C'étaient les rues Saint-Thomas du Louvre, de la Bibliothèque, de Rohan, des Poullies, etc. Toutes celles enfin que l'on vient de faire disparaître pour achever le palais rêvé par François I^{er}.

Tandis que les grands seigneurs construisaient, la reine-mère, trop à l'étroit dans son Louvre, et ambitieuse d'élever elle-même un palais suivant son goût, cherchait dans les alentours une place convenable pour l'exécution de ses projets.

Elle jeta les yeux sur une maison qui se trouvait près de là, au milieu de quelques fabriques de tuiles; cette maison avait autrefois été donnée par François I^{er} à madame Louise de Savoie, sa mère, qui n'aimait point l'air du palais des Tournelles. En mourant, cette princesse l'avait léguée à Jean Tiercelin, qui la revendit à Catherine de Médicis.

C'est sur l'emplacement de cette maison et de ses dépendances, que Catherine fit bâtir, d'après ses propres plans, revus par Jean Bullant et Philibert Delorme, le corps de logis principal du palais des *Tuileries*.

Tels furent les premiers points de repère, les pierres d'attente, pour ainsi dire, du monument grandiose qui enserra aujourd'hui la place du Carrousel.

Sous les Valois, le Louvre resta à peu près au point où l'avaient laissé Pierre Lescot et Jean Goujon. Cependant, Catherine jeta les fondements de la galerie d'Apollon, et Charles IX fit commencer la grande galerie de quatre cent quarante-huit mètres de longueur, qui rejoint les Tuileries du côté du quai.

Cette galerie fut reprise et continuée par Henri IV, qui, en faisant aussi agrandir les Tuileries et en y ajoutant les pavillons de Marsan et de Flore, forma le premier angle de ce carré sans rival au monde.

Malheureusement, Ducerceau, qui fut l'architecte de ces nouvelles constructions, gâta l'œuvre de ses prédécesseurs, en empruntant au goût italien de cette époque, le style dit *colossal*, si peu en harmonie avec les délicates broderies de Jean Goujon et les lignes élégantes de Pierre Lescot.

Mais, pierre à pierre, le palais s'élevait et prenait un aspect grandiose.

Paris faisait son premier pas vers le nord-ouest. Une nouvelle ville se bâtissait sur l'emplacement de l'ancienne forêt de Dagobert.

A peine le pont Neuf, construit par Ducerceau sous le règne de Henri III, est-il achevé, que les Tuileries s'élèvent et que le Palais-Cardinal sort de terre (1).

(1) Aujourd'hui le Palais-Royal.

A Ducerceau, architecte de Henri IV, succède Lemercier, architecte de Louis XIII. Lemercier attache son nom au péristyle du Louvre et à la fastueuse résidence du grand cardinal.

Entre ces deux façades, destinées à se regarder, s'amoncellent avec une rapidité prodigieuse les maisons, les rues et les ruelles. C'est que chaque courtisan veut avoir un coin de cet espace précieux qui sépare le palais du roi de celui de son ministre. En allant du Louvre au Palais-Cardinal, et du Palais-Cardinal au Louvre, les grâces et les faveurs ne peuvent manquer de laisser dans les rues intermédiaires des traces de leur passage.

C'est là le beau temps du Louvre historique, du Louvre, palais de nos souverains et rendez-vous de la cour.

Que de grands événements se sont accomplis autour du Louvre! que de coups d'Etat ont élevé des puissances au Capitole pour en précipiter d'autres du haut de la roche Tarpeienne! que d'intrigues se sont nouées! que de romans ont déroulé leurs phases tendres ou douloureuses, depuis le jour où François I^{er} fit à Charles-Quint les honneurs de sa capitale dans le vieux château fort de Charles le Sage, jusqu'au jour où Louis XIV transporta à Versailles le majestueux cortège de la grandeur royale!

C'est au Louvre que régna Marie Stuart, qui devait emporter de la France un si beau souvenir, et que vécut la belle Marguerite de Valois, sœur de trois rois et première épouse de Henri IV.

C'est du Louvre que Catherine de Médicis gouverna la France et donna le signal de la Saint-Barthélemy, tandis que Charles IX tirait, dit-on, lui-même sur les fuyards.

C'est encore au Louvre qu'on rapporta à la reine Marie de Médicis le cadavre de Henri IV, et que le maréchal d'Ancre fut assassiné. Richelieu y régna. Mazarin y laissa languir dans la misère et l'oubli l'enfance du roi qui devait s'écrier à peine majeur : « L'Etat, c'est moi! »

On aime à se reporter par le souvenir à ces périodes de notre histoire : on se représente la cour brillante des Valois à ces balcons brodés ou dans ces hautes salles. Sous les péristyles on voit affluer les gentilshommes en riches habits; dans les cours se presse la foule des piqueurs, des valets et des porteurs de chaises.

Marie de Médicis sortit plus d'une fois du Louvre dans le coche, ouvert aux intempéries des saisons, qui fut longtemps sa berline de voyage, et le maréchal de Bassompierre eut la gloire d'y paraître le premier dans un carrosse à portières fermées et à vitraux réunis par des lames de plomb.

Souvent les chasses royales entonnèrent le cantique de saint Hubert des cours du Louvre. La comtesse de Châteaubriand, la duchesse d'Étampes, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, mesdames de Guiche et de Verneuil, s'élancèrent tour à tour sur leurs haquenées aux côtés des rois de France, en étalant à tous les yeux leur luxe et leur puissance.

Combien de fois huguenots et catholiques se rencontrèrent le sourire aux lèvres et la haine au cœur dans la salle boisée qui précède la chambre à coucher des derniers Valois et des premiers Bourbons!

Que de complots se sont ourdis à l'ombre de l'alcôve royale, tandis que les gentilshommes et les pages se

croisaient dans les escaliers et dans les corridors pour porter les ordres des rois et de la reine mère!

La Ligue et la Fronde se succèdent, et les échos des guerres civiles viennent toujours aboutir au Louvre, tour à tour, abandonné par Henri III, que les ligueurs repoussent jusqu'à Blois, et reconquis par Henri IV à la pointe de l'épée.

Tous les faits de l'histoire de France au seizième et au dix-septième siècle se groupent autour du vieux palais, et tous les hommes illustres ont passé dans ses vastes antichambres.

Rabelais y vint peut-être, Montaigne y entra sans doute, Clément Marot et Ronsard, Malherbes et Racan le fréquentèrent sûrement.

Plus tard, Corneille put y rencontrer Molière et Boileau en même temps que Scudéry, Théophile et Cyrano de Bergerac, qui étaient les *romantiques* de ce temps-là.

Le grand Condé y croisa Turenne, et le duc de Beaufort y coudoya le cardinal de Retz.

Anne d'Autriche y régna persécutée par Richelieu et humiliée par Mazarin. Mesdames de Chevreuse et de Longueville y tramèrent leurs conspirations ou leurs intrigues, tandis que mademoiselle de Montpensier y déployait son énergie et son audace.

Sully, Fouquet et Colbert marquèrent leur passage au Louvre par des embellissements ou des réformes.

Nous avons vu comment le premier fit continuer la grande galerie et élever le pavillon de Marsan par Ducerceau. Fouquet fit reprendre les travaux par Louis Leveau. Colbert remplaça Louis Leveau par François d'Orbay.

On construisait alors les bâtiments qui enserrant la cour carrée dite spécialement cour du Louvre.

La colonnade célèbre qui termine ce côté du palais, en face de Saint-Germain-l'Auxerrois, est l'œuvre de Claude Perrault, qui fut d'abord médecin, comme Boileau a eu soin de nous le dire dans un distique célèbre, mais qui révéla par ce magnifique ouvrage son génie d'architecte.

Louis XIV songea le premier au plan grandiose qui devait relier le Louvre aux Tuileries du côté de la ville, comme du côté du quai. Mais ce projet d'une audace inouïe à cette époque, était impraticable à cause des hôtels et des rues qui s'élevaient tout récemment sur les terrains adjacents. C'eût été un coup d'Etat de faire jeter bas tout cela pour bâtir de nouvelles galeries.

D'ailleurs, que d'ornières à combler, d'égouts à dessécher, de monticules à niveler! Puis, Louis XIV détestait Paris, parce qu'il y avait souffert pendant sa minorité, et qu'il y avait vu les émeutes de la Fronde; il se passionna pour Versailles, et le Louvre fut abandonné.

Un siècle et demi s'écoula sans que nul souverain, ou nul gouvernement, s'intéressât au Louvre, dont les alentours devinrent ignobles et mal habités.

Mais Napoléon ne pouvait voir sans regrets cet antique palais de la royauté encombré d'immondices, et le centre de la capitale couvert de constructions inachevées. Il convoqua les architectes Percier et Fontaine et leur demanda des plans pour l'achèvement du Louvre et sa réunion aux Tuileries.

Il fallut d'abord faire achever ce qui était commencé. La cour du Louvre était circonscrite de corps de logis, mais l'un de ces bâtiments restait depuis

cent cinquante ans sans toiture. C'était la façade qui regarde la rue du Coq. Elle fut couverte et garnie d'une balustrade.

Cartelier et Lemot, chargés de décorer les frontons, notamment celui qui surmonte la colonnade de Perrault, se mirent à l'œuvre avec empressement.

Le statuaire Lemot se fit aider dans son travail par l'un de ses élèves, jeune Genevois de talent et d'avenir, mais que la conscription allait bientôt enlever aux arts. L'Empereur, en allant visiter les travaux, remarqua un jour ce jeune homme âgé de dix-neuf ans à peine et demanda son nom.

— Sire, c'est mon élève Pradier, répondit Lemot. Il vient d'avoir le second grand prix à l'Ecole des Beaux-Arts, mais il tire à la conscription dans trois mois et sa famille ne peut pas lui acheter de remplaçant.

— C'est bien, dit l'Empereur, je l'exemple.

L'année suivante, en 1813, Pradier remportait le grand prix de Rome, à vingt ans, et commençait cette carrière artistique si glorieuse, qui a fini le 4 juin 1852, terminée par une attaque d'apoplexie foudroyante.

Les anciens bâtiments achevés, l'Empereur fit commencer la construction de la galerie qui devait joindre les Tuileries. Plusieurs guichets furent ouverts sur le Carrousel du côté des Tuileries, et un pavillon fut commencé du côté du Louvre proprement dit; mais 1815 arriva, et les travaux furent encore une fois interrompus.

Sous la restauration et sous le gouvernement de juillet, le Louvre retomba dans l'oubli dont Napoléon l'avait un instant tiré. En vain les amis des arts réclamèrent-ils au nom du bon goût et de la conservation des monuments historiques; en vain les protecteurs de l'édilité parisienne tonnèrent-ils contre les baraques de la place du Carrousel et les mesures de la rue de la Bibliothèque; on laissa le Louvre étaler les pierres d'attente de ses galeries inachevées et les fondrières de ses cours boueuses.

Tandis que toutes les rues de Paris avaient des trottoirs et que le gaz portait son éclatante lumière dans les quartiers les plus reculés, la cour du Louvre restait non pavée, et le Carrousel était éclairé par des réverbères.

II

Le Louvre de Napoléon III.

L'achèvement du Louvre a semblé pendant si longtemps un rêve de poète, un projet irréalisable, une chimère enfin, qu'aujourd'hui seulement on commence à y croire, en voyant les guichets qui s'ouvrent, les statues qui se découvrent, les trottoirs qui s'offrent à la circulation.

On s'était accoutumé à considérer la cour du Louvre comme un cloaque éclairé le soir par quatre lanternes fumeuses, attachées à des pieux fichés en terre, et le Carrousel comme un champ de foire couvert de boutiques provisoires ou d'échoppes éternelles.

On avait fini par croire à la coexistence immuable des rues borgnes et crottées, des réverbères et des casse-cou, avec le palais de nos souverains.

N'est-ce pas un rêve en effet? Quatre années à peine se sont écoulées et tout cet ignoble ramassis de baraques a disparu. Les précipices sont comblés, les ter-

raines nivelés et le nouveau Louvre étale orgueilleusement ses galeries et ses statues.

Et, chose étrange! l'œil s'est fait si vite et si bien à ce changement, que la mémoire a peine à se représenter sur cette place unie et aérée, la rue et la place du Doyenné, sorte de petit *Marais* où logeaient quelques rentiers, des employés, des ouvriers; petite ville de province, au milieu de la grande cité; l'hôtel de Nantes, grand bâtiment isolé au milieu de la place, qui semblait planté là comme une pyramide pour servir de rendez-vous à tous les omnibus de Paris et de la banlieue; la rue Saint-Thomas du Louvre, qui venait joindre, à la place du Palais-Royal, le Château d'Eau, autre monument disparu et dont les derniers souvenirs nous reportent au 24 février 1848; et tout cet assemblage de ruelles ignobles et boueuses qui joignaient le Louvre au Palais-Royal.

On ne comprend plus, à présent, comment tout cela s'était placé, casé, amoncelé sur cette place où le palais semble tout juste à l'aise.

Que dis-je, tout cela? N'y avait-il pas bien d'autres choses encore; et le flâneur parisien n'a-t-il pas gardé du Carrousel un souvenir général formé de bien des souvenirs de détail? Toutes ces baraques, dont nous parlions tout à l'heure n'étaient-elles pas connues de lui?

Combien de fois, en sortant de la cour du Louvre pour gagner la rue de Rivoli, ne s'était-il pas arrêté devant l'étalage de Tremblez, où s'alignaient, à côté de bahuts vermoulus, les carcasses boiteuses de tous les vieux meubles sculptés de nos ancêtres?

Combien de fois aussi ne s'était-il pas pris à écouter curieusement les discours emphatiques de l'élève de Moreau, célébrant ses talents en plein air, à la montée de la rue de la Bibliothèque, et appelant les badauds pour leur dire la bonne aventure?

Du même côté, un peu au-dessus de la place où se tenait l'escamoteur, était l'étalage d'un bouquiniste qui vendait spécialement les exemplaires d'occasion des livres nouveaux, et où plus d'un pauvre hère a lu furtivement, en deux ou trois séances, la brochure qu'il ne pouvait pas acheter.

En face, des marchands de gravures et de musique d'occasion exposaient aux regards des curieux de grands cartons pleins d'images, où se mêlaient les lithographies moyen âge de quelques romances du temps de la Restauration, et les spirituels dessins de Gavarni et de Grandville, les eaux-fortes de Rembrandt et les gravures de modes surannées.

Puis, venaient les marchands de bric-à-brac qui se déployaient à l'aise sur les deux rives, et étalaient au soleil les poignards malais, les yatagans arabes, les magots en pierre de lare, les cocos sculptés, les crânes arrangés pour l'étude du système de Gall, des têtes momifiées de bédouins et de Taïtiens, ou, plus modestement, de la vieille ferraille, des plats cassés, des perroquets empaillés, des coquillages écornés et des toupies d'Allemagne.

En parlant des perroquets empaillés, qui ne se souvient aussi des aras bien vivants et bien criants, qui se battaient, dans la dernière boutique de droite, avec les chiens anglais, les faisans dorés, les pintades gloussantes, les colibris, les écureuils, les pigeons pattus et les lapins indigènes?

Et la princesse Moustache, toujours en montre à l'étalage vitré de Vignères? — Qui est-ce qui n'a pas fait

un soubresaut d'horreur à la vue de son hideux visage, placé au milieu des portraits historiques de cette collection célèbre?

Tout cela était debout, il y a quatre ans à peine; maintenant, c'est un souvenir presque vague, qui va bientôt prendre rang parmi les souvenirs archéologiques de la Samaritaine et de la tour de Nesle.

C'est Visconti, l'illustre architecte auquel nous devons le tombeau de l'Empereur Napoléon I^{er} aux Invalides, et tant d'autres monuments célèbres, qui a donné le plan du nouveau Louvre, et en a même commencé l'exécution; mais la mort l'a enlevé trop tôt pour qu'il ait pu faire entrevoir au public la réalisation de son œuvre. M. Lefuel a été chargé de reprendre ses plans et de les faire poursuivre.

On n'ignore pas que l'architecte avait à vaincre des difficultés immenses, à cause d'abord des constructions premières qui n'avaient point été faites pour se rejoindre, et dont il fallait avant tout respecter l'intégrité : à cause, ensuite, de l'inégalité du sol qui est beaucoup plus abaissé du côté du quai que du côté du Carrousel.

Pour rétablir l'équerre, en apparence du moins, comme aussi pour dissimuler les accidents du terrain, il a fallu construire deux corps de logis qui emploient de chaque côté une partie de ce terrain et rétablissent en même temps le niveau et le parallélogramme.

Ces deux ailes sont séparées par une sorte de rue de 125 mètres de large, au milieu de laquelle se trouvent deux *squares*, et qui a reçu le nom de place Louis-Napoléon.

Chacune de ces deux constructions, qui partent du Louvre proprement dit, pour suivre la place Louis-Napoléon et venir se rattacher aux Tuileries, en formant un angle droit, est divisée en deux parties par un pavillon, et renferme par conséquent deux cours intérieures.

L'aile droite, en partant des Tuileries, est celle qui a donné le plus de difficultés à l'architecte à cause des accidents du terrain, plus élevé de toute la hauteur d'un étage vers la place Louis-Napoléon que vers le quai. Aussi les rez-de-chaussée de cette aile, sur les deux cours intérieures, n'ont-ils d'entrées que par le quai. Ils renferment le service entier des écuries, service qui jusqu'ici n'avait trouvé de place ni dans le Louvre ni dans les Tuileries.

Ce service se divise ainsi :

1^o Du côté de la place Louis-Napoléon et du Carrousel, les écuries proprement dites, qui sont en sous-sol du côté de la place Louis-Napoléon et au rez-de-chaussée sur les cours intérieures.

2^o Du côté du quai, les remises.

3^o Au rez-de-chaussée du pavillon qui divise cette aile par le milieu, un magnifique manège, dans lequel on monte par les cours au moyen de rampes qui enserrant un abreuvoir.

Au premier étage au-dessus des écuries, c'est-à-dire au rez-de-chaussée du côté de la place, seront les galeries de sculpture moderne se reliant aux galeries de sculpture antique.

Du côté du quai, cet étage sera occupé par le service des écuries.

Dans la première cour, du côté du Louvre, seront prises les dépendances de la direction des musées.

Au-dessus des galeries de sculpture, s'étendront, éclairées par un jour magnifique, les galeries de pein-

ture moderne, qui communiqueront aussi avec les galeries de peinture ancienne, par la salle des États qui débouche dans l'axe de la grande galerie.

Cette salle des États, une des plus vastes qui soient au monde, occupe le premier étage du pavillon du milieu, et forme, avec le salon carré qui la précède, une superficie de 1,400 mètres.

Du côté du quai, cet étage renferme, comme on sait, la grande galerie de peinture, par laquelle l'Empereur se rendra de ses appartements à la salle des États les jours de cérémonie.

Voilà pour la distribution de l'aile droite.

Maintenant, l'aile gauche, en partant des Tuileries, c'est-à-dire celle qui longe la rue de Rivoli, renfermera également deux cours intérieures circonscrites par trois corps de bâtiments.

Le premier de ces corps de bâtiments, en partant du Louvre, recevra le ministère de l'intérieur et toutes ses dépendances.

Le second, dont une façade donne sur le Carrousel, recevra le ministère d'État, dont le local actuel sera affecté à la première division militaire.

Entre ces nouvelles constructions et l'aile des Tuileries occupée maintenant par le ministère d'État, sept guichets, dont plusieurs sont déjà livrés à la circulation, donneront entrée sur le Carrousel.

Au-dessus de ces guichets est établie une caserne de mille hommes.

Quant au pavillon du milieu qui sépare les bâtiments du ministère de l'intérieur de ceux du ministère d'État, et sert de pendant à celui de la salle des États, il forme au rez-de-chaussée un passage public pour les piétons et les voitures; au premier il recevra la bibliothèque du Louvre, et, dans un entresol au-dessus du premier, les dépôts de cette bibliothèque; au second, une galerie d'exposition permanente pour la peinture et la sculpture.

Des galeries couvertes et publiques, comme celles de la rue de Rivoli, règnent tout autour de ces deux ailes du Louvre et de la place Louis-Napoléon.

Les dispositions intérieures du nouveau Louvre à peu près décrites, essayons d'évoquer le génie de nos architectes et de nos artistes pour représenter l'aspect extérieur de ce monument.

L'ornementation en est extrêmement riche, trop riche peut-être au gré des amateurs du style élégant et pur. Dans tous les coins accessibles, sur toutes les faces, les fleurs, les fruits, les attributs se multiplient.

Tous nos statuaires de quelque renom ont été appelés à concourir à l'achèvement du Louvre. On a dépensé jusqu'à présent plus de deux millions en statues, groupes et bas-reliefs.

Autour des toits du nouveau Louvre sont placés de distance en distance des groupes d'enfants et d'attributs; entre les fenêtres et au-dessus des arcades qui bordent la place Louis-Napoléon et le Carrousel, se dressent des statues d'hommes célèbres. Chaque pavillon porte un ou deux frontons, suivant sa situation.

Au pavillon qui forme l'angle gauche de la place du Carrousel et de la place Louis-Napoléon, quand on regarde le vieux Louvre, il y a deux frontons. Du côté du Carrousel, le fronton et les cariatides sont de M. Cavelier; du côté de la place Louis-Napoléon, le fronton et les cariatides sont de M. Guillaume.

Au pavillon du centre, de ce même côté, le fronton est de M. Duret, et les cariatides de MM. Bosio, Pol-

let et Cavalier. Ce pavillon possède en outre deux groupes colossaux dus à M. Barye, et un écusson de l'empire supporté par les figures de la Force et du Travail; il est de M. Gruyère.

Le pavillon qui suit, du côté du vieux Louvre, n'est pas encore achevé.

Au pavillon qui forme l'angle droit du Carrousel et de la place Louis-Napoléon, le fronton et les cariatides qui regardent la place du Carrousel, sont dus à M. Lequesne; le fronton et les cariatides qui regardent la place Louis-Napoléon, sont de M. Jouffroy.

Le fronton du pavillon central de cette aile est dû à M. Simart. Les cariatides sont de MM. Briant jeune, Jacquot, Otin et Robert. L'écusson de France porté par l'Art et l'Industrie, et faisant face à l'écusson de l'empire, est aussi de M. Gruyère, et les deux groupes colossaux placés en avant-corps, sont également de M. Barye.

Le fronton du dernier pavillon de ce côté est de M. Vilain.

La figure principale assise sur le piédoche au pavillon Lesdiguières, est due à M. Dumont.

Au pavillon de Rohan, cette même figure est de M. Diebolt.

Voici maintenant la nomenclature des statues en pied placées dans les entre-colonnements.

Galerie sur le Carrousel, près le pavillon de Rohan: La Fontaine, B. Pascal, Mézeray, Molière, Boileau, Fénelon, La Rochefoucauld et Pierre Corneille.

Galerie sur le Carrousel près le pavillon de Lesdiguières: Rigault, Bernard de Palissy, Philibert Delorme, Bruand, Chambiche, Lebrun, Jean Bullant et Pierre Lescot.

Galerie de l'aile du nord, première section, depuis le Carrousel jusqu'au pavillon central: Grégoire de Tours, Rabalais, Malherbe, Abailard, Colbert, Mazarin, Buffon, Froissard, J. J. Rousseau et Montesquieu.

En face, sur l'aile du midi: d'Aguesseau, Mansart, Poussin, Audran, J. Sarrazin, Coustou, Lesueur, Claude Perrault, Philippe de Champagne et Puget.

Vingt statues sont encore à placer dans les entre-colonnements qui s'étendent du pavillon central au vieux Louvre; et la façade du vieux Louvre qui regarde les Tuileries est à décorer tout entière.

Peut-être reprochera-t-on à ce palais, élevé comme

par enchantement, la fougue qui a laissé sa trace dans l'exécution. A coup sûr, on trouvera que les figures de nos statues n'ont pas l'originalité de celles de Jean Goujon et de Germain Pilon. On les comparera à celles de Coustou, de Bouchardon, de Clodion, et d'Houdon, en regrettant les anciens maîtres qui ont commencé la décoration du Louvre.

Mais on doit dire aussi que nos artistes sont beaucoup moins libres de leurs pensées et de leurs inspirations que par le passé; quand il faut rentrer dans un ensemble déterminé et obéir à un plan uniforme, on ne peut pas s'abandonner aux poétiques inspirations de la fantaisie. Les vis-à-vis créent des obligations, les pendants engagent; on suit forcément la route ouverte et le modèle donné.

Et puis, en une année de temps, un artiste ne peut pas caresser son œuvre avec amour, comme ces statues qui restaient dix ans sur un fronton, et faisaient d'une frise l'œuvre capitale de leur vie.

Cette différence que l'on remarquera ne vient pas tant de l'abaissement du niveau de l'art que des conditions de travail qui sont changées.

Le Louvre commencé par François I^{er} est plus beau que le nôtre, c'est incontestable. Mais on a passé des siècles à en élever une partie, et le nouveau est sorti de terre en quatre années.

Laissons dire les éternels champions du passé, qui pleurent toujours les siècles écoulés, quoi que puisse accomplir le présent et promettre l'avenir.

Chaque époque a son caractère propre. Le Moyen âge et la Renaissance élaboraient longuement leurs créations inimitables; des générations entières d'artistes et de travailleurs vivaient et mouraient sur une œuvre qu'elles n'avaient point commencée et dont elles léguaient l'achèvement aux générations suivantes; aujourd'hui un projet est exécuté dès qu'il est conçu; les monuments semblent s'élever comme les distances se franchissent, à la vapeur. Tandis qu'un décret paraît au *Moniteur* pour annoncer à la France la continuation des travaux du Louvre, les vieilles mesures sont jetées bas et les premières pierres se posent; et, avant qu'on ait eu le temps d'oublier les décombes, la voix de la presse crie dans le monde entier: « Le Louvre s'achève! » le Louvre est achevé!

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE.

LES QUATRE MARTYRS,

Par A. F. RIO (1).

M. Rio a fait, dans ses longues études sur le passé, une de ces découvertes si chères aux antiquaires et aux historiens: il a découvert quatre personnages intéressants, quatre poétiques figures, quatre nobles caractères, ensevelis et oubliés dans les limbes de l'histoire. Et s'attachant à ces noms qu'il a tirés du

tombeau, comme l'archéologue s'attache à la statue antique qu'il a dérobée à la terre, il les fait revivre pour nous, il nous les fait aimer en nous racontant leur vie, avec tout le charme d'un tableau qui réunit la grâce à la vigueur.

Le premier de ses héros, qu'il appelle en toute justice le *Martyr de la vérité*, est Philippe Howard, comte d'Arundel, qui mourut, dans la Tour de Londres, en 1595. Il était issu d'une famille aussi illustre que malheureuse. Ses trois ancêtres immédiats avaient péri sur l'échafaud; comme eux, il commença sa vie de la manière la plus brillante, et il la vit s'éteindre dans les horreurs d'une prison; mais la cause de son infortune était si noble, il la soutint avec tant de

(1) Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères, Paris. Un volume, prix 3 fr. 50.

grandeur d'âme et d'énergie, que, captif, persécuté, privé de tout moyen d'action dans un siècle d'activité et de combats, il n'en devint pas moins une des gloires les plus pures du patriciat britannique. Cette figure fière et généreuse, dépouillée du prestige de la grandeur humaine, apparaît d'autant plus belle que la noblesse anglaise, sous Henri VIII et sous Elisabeth, ne se distingua que par la plus servile obéissance à toutes les volontés du monarque. Le Parlement, si fier jusqu'alors de son indépendance, avait courbé le front sous le joug, et laissé s'éteindre le culte de la justice et de la probité; on l'avait vu lâchement applaudir aux actes les plus infâmes de Henri VIII, à ses désordres, à ses spoliations, aux actes criminels d'Elisabeth, aux persécutions, à la mort de Marie Stuart, au martyre de l'Irlande. L'égoïsme, la peur, la cupidité avaient glacé et rétréci toutes ces âmes, excepté celles qui se réchauffaient au feu sacré de la charité, les Morus, les Fisher, les Houghton, les Campian, les Parsons, les William Allen, les Northumberland, ont protesté, héroïquement protesté, contre le despotisme des souverains et l'avisement du caractère national; le comte d'Arundel est une voix de plus dans ce noble chœur des témoins de la vérité et de la liberté (1).

Sa première jeunesse se passa à la cour d'Elisabeth; il fut distingué par la reine, et il eut une existence brillante, au milieu de cette cour que son père avait quittée pour aller à l'échafaud. Il négligeait sa femme et sa famille et ne s'occupait que de ses plaisirs et de sa fortune, lorsqu'une circonstance inattendue éveilla sa conscience et sa foi. Il assista à un interrogatoire subi par le P. Edmond Campian, arrêté parce qu'il avait enseigné la foi catholique; il le vit calme dans les tortures, doux parmi les souffrances et les peines de l'esprit. Sa patience le toucha, ses arguments le convainquirent, une voix intérieure le dégoûta de ses fonctions et de ses plaisirs, et lui fit comprendre que le sacrifice est de beaucoup au-dessus de la jouissance.

Il obéit à ses convictions, et dès ce moment, il tomba dans la disgrâce d'Elisabeth. Après avoir subi beaucoup d'outrages et d'affronts, il fut enfermé à la Tour de Londres, comme un criminel d'État, et pourtant son seul crime, était d'être retourné à la religion de ses ancêtres, à cette religion qu'Elisabeth elle-même avait protégée pendant sa jeunesse, et dont elle avait garanti l'inviolabilité par les serments les plus solennels. Il avait trente ans lorsqu'il fut enseveli dans ce lugubre séjour qu'il ne devait plus quitter, et où sa vie ne devait plus être qu'une longue immolation. Nous laisserons parler M. Rio.

« Le lieutenant de la Tour semblait goûter deux bonheurs à la fois, celui d'assouvir la rancune de sa maîtresse et d'humilier le représentant de la plus noble famille du royaume, par toutes les vexations qu'il pouvait inventer. On lui interdisait jusqu'au recueillement de la solitude, en le gardant toujours à vue, et l'on ne se relâcha de cette rigoureuse surveillance que quand elle fut devenue dangereuse à

ceux qui en étaient chargés; car le cachot qu'on lui avait donné pour demeure était si humide, si infect et si rarement visité par les rayons du soleil, que les gardiens n'en pouvaient supporter l'odeur, et ils n'y étaient pas plutôt entrés qu'ils se hâtaient d'en sortir. Deux fidèles domestiques avaient obtenu la permission de s'enfermer avec leur ancien maître, mais à condition de se soumettre au régime de la prison et de ne la quitter qu'avec le bon plaisir du conseil. Mais l'insalubrité du lieu et les maladies qui en furent les suites, les firent ressembler à des cadavres ambulants, et il fallut les remplacer par d'autres qui furent bientôt réduits au même état. Le noble prisonnier lui-même, qui était dans toute la vigueur de l'âge, puisqu'il n'avait pas encore trente ans, fut assailli par les souffrances et les infirmités qui se répartissent ordinairement sur une longue vie.... Trois années se passèrent ainsi à lutter journallement contre la brutalité du lieutenant de la Tour, contre les pièges des gardiens et des espions, contre les souffrances du corps et du cœur, et surtout contre la calomnie, que lui-même comparait justement aux têtes toujours renaissantes de l'Hydre; mais l'épreuve avait déjà duré assez longtemps pour munir son âme, non pas de l'impassibilité stoïque des anciens philosophes, mais de l'armure bien plus impénétrable, et surtout plus légère, de la résignation. » La prière et la lecture remplissaient ses journées et satisfaisaient son âme; de là une patience à l'épreuve des imputations les plus flétrissantes et des privations les plus imprévues; de là, ce témoignage étonnant rendu au noble captif par un de ses gardiens, qui disait ne lui avoir jamais entendu proférer une plainte, une parole amère contre aucun des personnages dont la haine persévérante avait accumulé tant de misères sur sa tête.

« Outre la charité de sentiments, il trouvait moyen de pratiquer du fond de son cachot, et malgré la pauvreté où on l'avait réduit, cette charité active qui l'avait jadis rendu si populaire et qui était l'un des plus vifs besoins de ce noble cœur, dans le temps même où Dieu semblait en être banni. A cette époque, non-seulement il soulageait les souffrances que les rapines commandées ou autorisées par les pouvoirs publics multipliaient autour de lui; ses bienfaits s'étendaient plus loin que ses domaines, et tout l'enivrement des honneurs et de la cour ne put jamais lui faire oublier la foule de malheureux qui vivaient de ses aumônes... Captif, il préleva la part des pauvres sur ce qui lui était alloué pour son entretien, car il ne disposait plus de sa fortune personnelle, et il n'était permis, ni à sa famille, ni à ses amis, d'adoucir les privations de sa captivité. Une chose empêchait cette ressource de tarir entre ses mains, c'était la fréquence et la rigueur toujours croissante de ses jeûnes, car il trouvait ses épreuves et trop courtes et trop douces pour la dette d'expiation qu'il croyait avoir à acquitter. Et ce n'étaient pas seulement les scandales de sa jeunesse et son long oubli de Dieu qui alimentaient ses remords, ses lettres au P. Southwell, où il mettait sa nouvelle devise : *L'affliction donne l'intelligence*, nous montrent dans sa conscience une plaie toujours saignante, entretenue par le souvenir de son ingratitude envers sa femme. On voit que l'idée de réparer ses torts envers elle aurait pu seule le réconcilier avec la vie, et le faire rétrograder dans la carrière de douleurs qu'il avait si courageusement parcourue. »

(1) Nous recommandons aux enfants et aux très-jeunes filles les *Récits de l'Histoire d'Angleterre*, par madame B. Dalton, ouvrage plein d'intérêt et de vérité. Les personnes plus âgées liront avec fruit, surtout pour l'époque des Tudor, l'excellente *Histoire d'Angleterre*, par Lingard.

Mais sa fin était proche. « En août 1593, la onzième année depuis son emprisonnement, il fut saisi, immédiatement après son repas, d'un mal si soudain et si violent, que la cause n'en pouvait être douteuse. Le cuisinier de la Tour, gagné par un agent de la reine, avait mêlé à ses aliments une assez forte dose de poison pour épuiser le peu de forces qui lui restaient et pour rendre la guérison impossible.... Dès que les médecins eurent déclaré que la maladie ne laissait aucun espoir, un rayon de joie vint illuminer son visage amaigri. Il croyait toucher au moment après lequel il soupirait depuis tant d'années, et serrer sa femme et ses enfants contre son cœur, avant que ce cœur fût glacé par la mort. On lui disait que la reine avait pris l'engagement formel de ne pas le laisser mourir sans lui avoir accordé cette suprême consolation.

« Il écrivit donc en tremblant, une lettre à moitié suppliante que le lieutenant de la Tour se chargea de remettre sur le champ. Sur le premier point, celui de l'introduction d'un confesseur, la réponse fut péremptoirement négative. Sur le second, la générosité royale allait bien au delà de la demande du prisonnier : ce n'était pas seulement aux embrassements de sa femme et de ses enfants qu'il allait être rendu, mais à la pleine jouissance de ses honneurs et de ses biens. Une seule condition était mise à toutes ces faveurs : un simple acte de présence dans une église protestante ; c'est-à-dire l'apostasie ! »

La réponse du prisonnier ne se fit pas attendre : il refusait le dernier bonheur qu'il se fût promis puisqu'il fallait l'acheter à un tel prix. Il mourrait seul. Une prière continue le soutenait : il restait couché, silencieux, immobile et priant. « Il était très-mal, quand on vit entrer le lieutenant de la Tour, non plus de cet air impérieux et insultant dont il avait contracté l'habitude envers son prisonnier, mais d'un pas inquiet et presque timide. Le jour où il avait délivré ce message si dur de la part de la reine, il avait été témoin d'une résignation tellement surhumaine, que le remords était entré dans son âme avec la pitié. C'était par l'impulsion de ce double sentiment, qu'il venait maintenant se jeter à genoux auprès du lit de sa victime, et, d'une voix suffoquée par les larmes lui demander pardon d'avoir été trop fidèle à l'esprit de ses instructions. « Monsieur le lieutenant, répondit le malade en se levant avec peine, sur son séant, et en recueillant le peu de forces qui lui restaient, je vous pardonne de tout mon cœur, comme je désire moi-même que vous me pardonniez les remarques peu charitables que j'ai pu faire sur vos procédés. » Puis, lui prenant affectueusement la main : « Vous voyez, ajouta-t-il que ma délivrance est prochaine, et que les mauvais traitements, de quelque part qu'ils viennent, ne peuvent plus désormais m'atteindre ; ce n'est donc pas pour moi que je veux parler. Mais quand d'autres viendront occuper ici la place que je vais bientôt laisser vacante, souvenez-vous qu'ils sont assez malheureux sans que vous aggraviez par vos duretés le poids de leur malheur. Il ne faut pas fouler aux pieds ceux que la fortune a jetés par terre. Ses vicissitudes sont si brusques dans le temps où nous vivons, que les persécuteurs peuvent à leur tour devenir persécutés ; et vous-même, qui avez la garde des autres, qui vous répond que vous ne serez pas gardé sous les mêmes verroux ? Adieu, monsieur le lieutenant, ou plutôt

au revoir ; pendant le peu de jours qui me restent à vivre, je ne veux plus voir en vous qu'un ami. »

» Ces paroles du mourant furent prophétiques : peu de semaines après, le lieutenant fut disgracié, renfermé dans la tour et subissait les mêmes vexations qu'il avait infligées aux autres. Mais avant ce temps, le comte d'Arundel n'était plus : il avait réglé d'avance l'emploi de sa dernière semaine, assignant à chaque partie de la journée sa dévotion spéciale, et après avoir supputé jusqu'au dimanche, 13 octobre, qui fut le jour de sa mort, il ferma le calendrier en disant avec un accent que ses serviteurs remarquèrent : *jusque là et pas davantage.* »

Il mourut en effet, ce jour-là, dans le calme le plus parfait, les yeux fixés au ciel, et dans l'attitude paisible d'un homme qui se laisse gagner par un doux sommeil. Ses ennemis poursuivirent sa mémoire de leurs malédictions et de leurs calomnies ; la postérité l'oublia ; seuls, les murs éloquents de la tour ont conservé quelques inscriptions gravées de sa main, et ce n'est qu'à grand peine que M. Rio a pu reconnaître la saisissante histoire du martyr de la vérité. En voyant ce noble caractère, cette âme si constante dans ses souffrances et dans sa foi, on pourrait appliquer à Philippe Howard les paroles d'un poète de son pays : *On pouvait dire à l'univers : Celui-là était un homme !* Et quoique ce temps soit bien éloigné du nôtre, nous avons cru qu'il ne serait pas inutile de vous présenter cet exemple de patience et d'abnégation.

Le second récit de M. Rio est intitulé *Ansaldo Ceba ou le Martyr de la Charité*. C'est l'histoire touchante d'un jeune poète génois, distingué par ses talents et son caractère, et qui s'éprit de l'amour le plus intellectuel et le plus pur pour une juive de Venise, qu'il n'avait jamais vue, mais dont il connaissait le beau génie et les grandes qualités. Il engagea avec elle une correspondance assidue, dans l'espoir de l'éclairer et de la convertir. Il n'y réussit pas ; son amour, son zèle, sa douleur consumèrent sa vie ; il mourut de chagrin en pensant qu'il ne verrait pas au ciel celle qu'il avait si tendrement chérie sur la terre. Cette histoire singulière : charité de l'apôtre pour une âme qu'il veut sauver, amour d'un chevalier de la Table-Ronde pour une belle inconnue, est racontée avec charme ; M. Rio a fait un heureux choix en citations dans cette correspondance, mêlée de prose et de vers, et il donne sur la situation des juifs à Venise des détails curieux. Nous ne lui reprocherons que le mot de *martyr*, appliqué à ce récit : ce nom, d'une signification si grande, ne devrait être donné qu'à ceux qui meurent pour leur Dieu et leur foi.

Helena Cornaro ou le Martyr de l'Humilité nous intéresse plus particulièrement. Cette jeune fille vénitienne, issue des plus nobles familles de la République, et dont les aïeux figurent à toutes les pages de l'histoire de Venise, fut destinée, dès son enfance, à donner à sa race un autre genre d'illustrations. Elle était spirituelle, intelligente ; on voulut qu'elle devînt femme savante, docteur ès-sciences, qu'elle n'ignorât rien dans aucune branche des connaissances humaines. Elle ne désirait, elle, qu'une vie humble et simple, on en fit une merveille. Elle avait besoin de paix, de prière, on l'accabla sous les études les plus arides. Le grec, le latin, le français, le grec vulgaire, l'espagnol, l'hébreu furent ses premières études ; elle n'y

réussit que trop bien, et s'assimila ces langues si diverses au point de les parler et de les écrire avec la plus grande facilité. La philosophie et la théologie eurent leur tour, ainsi que les sciences exactes. Par un contraste bizarre, l'esprit de cette jeune fille pénétrait avec la plus étonnante rapidité tous les secrets de la science, et ce n'était qu'avec répugnance et par soumission aux volontés de son père qu'elle s'adonnait à l'étude. Elle haïssait la gloire, elle succombait à la confusion lorsque des étrangers, attirés par sa réputation, venaient la voir et l'entendre, et lorsque son père voulut la faire recevoir maîtresse-ès-arts et docteur en philosophie à l'Université de Padoue, elle se jeta à ses pieds tout en larmes, le suppliant de détourner ce calice, et protestant que, si on la condamnait à cette épreuve, elle était sûre de n'y pas survivre longtemps.

» Ses pleurs, ses sanglots, ses prédictions, tout fut inutile. La seule grâce qu'elle obtint fut de ne point paraître devant l'immense concours qu'attirait à Padoue la fête de saint Antoine. Pendant le délai qui lui fut accordé, elle voulut se préparer à cette terrible journée, non pas à la manière des candidats ordinaires, mais en recourant au sacrement de l'Eucharistie, afin qu'en y puisant des sentiments d'humilité, elle eût un sûr préparatif contre les illusions et l'enivrement de la vaine gloire. Malgré toutes les précautions que put imaginer sa modestie, la ville se trouva pleine de curieux accourus des environs, et principalement de Venise pour assister à ce spectacle extraordinaire, et comme la grande salle de l'Université était loin de pouvoir contenir cette multitude d'auditeurs, il fut décidé, à la grande satisfaction des derniers venus, qu'Hélène Cornaro soutiendrait sa thèse dans la vaste basilique de Saint-Antoine. Cette résolution, loin d'ajouter à son trouble et à ses angoisses, lui fit éprouver un mouvement de joie. Il lui semblait que là, elle serait plus immédiatement sous la main de Dieu, et que les cœurs y seraient plus disposés à l'indulgence et à la pitié. Le matin du 25 juin 1678, le son des cloches et le bruit de la foule qui attendait impatiemment sa sortie, lui annoncèrent que le moment fatal approchait. Elle se mit à genoux pour commencer une prière qu'elle continua et qu'elle répéta tout le temps que dura le trajet, sans que les murmures approbateurs et les acclamations de joie qui l'accueillaient sur son passage, pussent un moment l'en distraire. Quand elle franchit le seuil de l'église, elle fut sur le point de tomber évanouie. Elle eut la conscience d'un bouleversement momentané dans sa mémoire, et, pour calmer son effroi, elle se dirigea en chancelant vers l'autel de la sainte Vierge pour implorer sa protection. Elle y recouvra en effet ses esprits et son courage, et elle parut en chaire le visage encore pâle, la couronne de laurier sur la tête, et les yeux d'abord baissés, puis levés avec expression vers le ciel; les spectateurs, qui avaient suivi avec attention ses moindres mouvements, étaient presque attendris jus qu'aux larmes.

» Bientôt l'attendrissement fit place à l'admiration, quand on vit avec quelle précision de dialectique, avec quel entraînement d'éloquence, elle traitait les questions philosophiques qui lui étaient proposées. A plusieurs reprises ses déductions furent interrompues par des applaudissements unanimes, et ces interruptions flatteuses finirent par la troubler au point qu'il fallut abrégier l'épreuve pour ne pas prolonger ses souff-

rances. On la reconduisit chez elle en triomphe, et les étrangers s'écriaient dans leur enthousiasme, que si Venise était la merveille du monde, Hélène Cornaro était la merveille de Venise. »

Mais ce jour de triomphe altéra pour jamais sa santé et dessécha en elle les sources de la vie. Elle tomba malade, languit et s'achemina vers le tombeau. Un éclair de joie la ranima encore : ce fut lorsqu'elle apprit la victoire que Jean Sobieski venait de remporter sur les Turcs aux portes de Vienne. Elle reprit la plume de sa main mourante et célébra la gloire du libérateur de la chrétienté, mais surtout elle pria pour lui, elle invoqua la vierge Marie, protectrice des Polonais, et toujours préoccupée de cette image, à ses derniers moments elle pria encore pour cette cause sainte, et elle croyait voir la Reine du ciel qui lui tendait les bras. Elle mourut ainsi : la pompe terrestre qu'elle avait tant craint durant sa vie, la suivit au tombeau; ses obsèques eurent l'aspect d'un triomphe; son cercueil était couvert de lauriers et de lis; son éloge était dans toutes les bouches, Venise entière la pleurait comme une de ses gloires... elle avait atteint le but que son père avait rêvé pour elle, mais elle était morte à la peine, et personne n'a mieux prouvé que, selon l'éloquente expression de madame de Staël, *la gloire n'est pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur.*

L'histoire de Venise a fourni le sujet du quatrième récit. Marc-Antoine Bragadino, ou le *Soldat-Martyr*, défendait pour Venise l'île de Chypre, incessamment menacée par les Turcs. Après la prise de Nicosie, il s'était retiré dans Famagouste, investie par l'armée de Sélim II, et pendant de longs mois, il résista, avec une faible garnison, aux efforts d'ennemis nombreux, aux horreurs de la famine et de la maladie, au découragement des siens : il opposait à tous ces maux un courage héroïque, une résignation surhumaine, et, durant ce siège aussi long que meurtrier, sa force morale soutint seule l'âme de ses compagnons. Cependant, les secours attendus n'arrivaient point; les murs de la ville étaient ouverts par de larges brèches, les tours démolies, les fossés comblés; les Turcs offraient une capitulation honorable : il fallut céder et l'accepter. On avait promis la vie sauve aux habitants de Famagouste, aux soldats, aux officiers de la garnison, mais à peine Bragadino se fut-il remis aux mains de Mustapha qu'il se vit livré aux plus cruels outrages. Trois semaines de tourments le préparèrent au dernier supplice. Mustapha lui offrit le choix entre l'apostasie et la mort : le brave soldat n'hésita point : il fut écorché vif, et mourut en priant pour ses bourreaux.

M. Rio a fait précéder l'histoire du siège de Famagouste et la belle vie de ce martyr ignoré, d'un tableau de la république de Venise, telle qu'elle était au seizième siècle, non plus la Venise des romanciers, mais celle de l'histoire, la Venise grande, austère, pieuse, qui s'immolait à Famagouste et triomphait à Lépante. Il nous montre la noblesse vénitienne, telle qu'elle était; savante, belliqueuse et charitable, et c'est une belle revue que celle de ces doges, de ces sénateurs, de ces amiraux, si humbles devant Dieu, si tendres pour le pauvre peuple, si redoutables aux ennemis de la patrie. M. Rio n'a pas voulu faire de l'histoire, mais ses recherches consciencieuses et ses réflexions sagaces jettent de grandes lumières sur

l'histoire d'Angleterre, dans le récit de la captivité du comte d'Arundel, et sur celles de Venise, dans la biographie de Bragadino; son livre, en enseignant beaucoup de faits curieux, ouvre à la pensée un nouvel horizon, en nous faisant quitter les routes battues, où l'on chemine depuis si longtemps. Lecture intéressante, lecture instructive, ce livre est encore une bonne action, car n'est-il pas bon et juste de tirer de l'oubli des noms trop longtemps ignorés et de rendre un tardif hommage à des vertus que Dieu, sans doute, a récompensées dans le ciel, mais que la terre a négligées? Semblables à ces grains de blé qu'on trouve dans les cercueils de l'Égypte, et qui, confiés à la terre, produisent, après tant de siècles des plantes vigoureuses; ces vertus, ces exemples de force et de beauté morale, ensevelis pendant tant d'années sous le linceul de l'oubli, pourrants, en revenant au jour, faire naître dans les âmes une émulation généreuse, et y produire la foi, la patience, l'abnégation, nécessaires dans tous les temps, dans toutes les situations de la vie. Elles feront toujours louer Dieu, l'auteur de tout bien, car la vertu des créatures n'est qu'un écho lointain de ses perfections infinies. M. Rio poursuivra-t-il son œuvre? cherchera-t-il d'autres résurrections historiques? nous le désirons vivement, et puisque, heureux mineur il a trouvé la veine, renoncera-t-il à l'exploiter?...

M^{me} LOUISE COLLET. — LE POÈME DE LA FEMME.

Crier au loup, c'est charité pour les brebis, disait jadis un aimable et saint évêque dont nous vous parlerons bientôt à loisir, et nous venons aujourd'hui remplir ce devoir parfois pénible, en vous mettant en garde contre une publication nouvelle qui pourrait tomber entre vos mains. *Le poème de la Femme!* quel titre plus innocent et plus gracieux! qui ne croirait trouver sous cette trompeuse enveloppe, le code des devoirs imposés à notre sexe, l'éloge de ses vertus et le touchant tableau des félicités domestiques qui rayonnent autour d'une fille pieuse, d'une femme aimable, d'une bonne et tendre mère! *Le poème de la Femme, de la Paysanne, de la Servante, de la Religieuse!* Sujet utile et charmant, où la Paysanne revivrait avec ses vertus aimables et fortes, sa vie de labeur, sa noble pauvreté, sa foi simple, ses mœurs anciennes, encadrées dans un paysage rustique! *La Servante*, obscure, dévouée, laborieuse; probité intacte au milieu des tentations, affection qui se donne sans exiger de retour, vertu peu appréciée, peu encouragée, et souvent digne de respect et d'admiration! *La Religieuse* enfin, qui, sur la terre, n'a voulu que le sacrifice et la souffrance, qui ne revendique qu'un droit, celui d'aimer ses frères, de leur consacrer sa vie et de s'immoler pour le Dieu qui seul, saura la récompenser! Qu'est-ce que madame Collet a fait de la femme, prise dans ces trois conditions? Quelque chose que notre plume ne saurait analyser, où la liberté de l'expression le dispute à la grossièreté de la pensée. C'est ainsi, nous le disons avec regret, avec douleur, qu'une femme a écrit le *Poème de la Femme*; elle n'a vu, de son sexe, que les types les plus dégradés, et elle les a choisis pour en faire les hé-

roïnes de son poème. De ce qui pouvait, sous sa plume habile, devenir un chant pieux et chaste, un hymne à la sainteté de la famille, à la beauté du devoir, elle a fait un livre licencieux, que nous signalons aux jeunes filles, aux femmes honnêtes, comme un piège dont elles doivent détourner leurs regards et leurs pas! Et quel étrange moment madame Collet a-t-elle choisi pour écrire son plus récent poème, *la Religieuse*, où elle nous fait le récit d'une de ces vocations contraintes, dont le martyre n'ouvre pas toujours les portes du ciel! La France entière répète encore le nom de ces courageuses filles de Saint Vincent, qui, à Constantinople, à Varna, à Balaklava, ont bravé la contagion et la mort au chevet de nos soldats; leurs noms, les exploits de leur charité sont répétés par les familles reconnaissantes qui leur doivent les jours ou le salut d'un frère ou d'un fils; naguère, la ville de Paris tout entière s'unissait au deuil des Filles de la Charité, et suivait le convoi de la Sœur Rosalie; tous les partis rendent hommage au grand cœur et au courageux dévouement des servantes de Dieu; on sait que, de par la loi, il n'y a plus de victimes cloîtrées, ni de vœux perpétuels, obtenus par la crainte, et c'est au moment où la charité volontaire vient de montrer sa puissance, que madame Collet nous peint une religieuse traînée de force aux autels, et ne pouvant se consoler des vœux qu'on lui a arrachés! On voit bien, qu'elle nous permette de le lui dire, que le monde des couvents ne lui est pas très-familier. Si elle avait eu le bonheur et l'honneur d'être admise intimement dans ces pieux asiles de la prière et du travail, elle y aurait appris combien l'âme de la femme est élevée au-dessus de ses sens, et quel bonheur elle peut trouver dans les sublimes labeurs de la charité, dans l'abnégation d'elle-même, et, pour trancher le mot, dans l'obéissance, dans la pauvreté, dans la charité. Du reste, si madame Collet avait pris la peine de regarder autour d'elle, le monde lui-même, et les paysannes, et les servantes, lui auraient montré le véritable rôle de la femme ici-bas; de nombreux exemples, pris dans tous les rangs, auraient réhabilité son sexe à ses yeux, et elle aurait vu que, si les femmes souffrent (suite inévitable de la condition humaine), elles peuvent trouver au moins dans la pureté, dans la vertu, une paix qui équivaut au bonheur.

M. F.

MES LOISIRS,

Par Madame de STOLTZ (1).

L'auteur du *Cadre d'ébène*, d'une *Fille accomplie*, et de plusieurs autres nouvelles, pleines de cœur, de finesse et d'esprit d'observation, vient de publier un volume destiné aux jeunes filles, et qui mérite une place distinguée dans la bibliothèque de nos aimables lectrices. Des récits, des réflexions, des tableaux pleins de vérité fixent tour à tour l'attention et provoquent les larmes ou le sourire. Madame de Stoltz est du très-petit nombre d'auteurs qui savent regarder autour d'eux, étudier leur siècle et leur entourage et peindre,

(1) Chez Barbou, à Limoges. Vol. in-8°.

d'un pinceau net et spirituel, des caractères vrais, des scènes empruntées à la vie de chaque jour, et toujours neuves, parce qu'elles retracent l'image fidèle de ce qui se passe à nos côtés.

Nous retrouvons dans ce volume les qualités ordinaires de son gracieux talent. — Un style pur et correct, un dialogue vif, animé et toujours de bonne compagnie, des sentiments élevés, puisés aux sources

vives de notre belle religion. Nous n'en dirons pas davantage, mais si nos lectrices consacrent *leurs loisirs* à parcourir l'œuvre de madame de Stoltz, elles verront que ce n'est pas la *camaraderie* littéraire qui a dicté cet éloge, mais l'amour de la vérité et le sincère désir de leur être utile en désignant à leur attention un livre où tout est agréable et salubre, la forme et le fond.

M. F.

Littérature Étrangère.

SONETO.

Dime, Padre comun, pues eres justo,
¿ Porqué ha de permitir tu providencia
Que arrastrando prisiones la inocencia,
Suba la fraude á tribunal augusto ?

¿ Quién da fuerzas al brazo, que robusto
Hace á tus leyes firme resistencia ?
? Y qué el zelo, que mas las reverencia,
Gima á los piés del vencedor injusto ?

Vemos, que vibran victoriosas palmas
Manos inicas ; la virtud gimiendo
Del triunfo en el injusto regocijo.

Esto decia yo, quando riendo
Celestial ninfa apareció, y me dixo :
¿ Ciego! es la tierra el centro de las almas?

BARTOLOMÉ DE ARGENSOLA.

SONNET.

Dis-moi, Père universel, pourquoi, étant juste, ta providence permet-elle que l'innocence subisse les fers, tandis que le vice monte sur le tribunal auguste ?

Qui donne des forces au bras robuste en révolte ouverte contre tes lois ? Et d'où vient que le zèle qui les respecte gémit aux pieds d'un injuste oppresseur ?

Partout nous voyons des mains iniques agiter des palmes victorieuses ; nous voyons la vertu gémissant du triomphe que remporte l'iniquité.

Tel était mon langage, quand, descendant d'en haut, une Vierge céleste m'apparut et me dit : « Aveugle que tu es ! est-ce donc la terre qui est la patrie des âmes ? »

Mlle LOUISE MERCIER.

LE SORCIER DE GONGORÉT

(Suite et Fin.)

IV

LES DEUX FÊTES.

Qui de nous, en revenant par la pensée sur sa carrière à demi parcourue, n'a remarqué avec quelle vitesse le temps écoulé traverse la mémoire, et combien, dans ce grand nombre de jours dont se compose la vie passée, il en est peu dont les détails se gravent bien dans notre souvenir ? La plus grande partie de notre existence se compose d'heures uniformes ; des années tout entières, distinguées d'abord par des nuances différentes, se confondent à mesure qu'on s'en éloigne, et il arrive que l'homme, presque effrayé d'avoir à se raconter à soi-même les événements de huit ou dix lustres, peut résumer toute son histoire dans le récit de quelques-uns de ses jours. Celui où les manoirs du Vengleüz et de Folle-Pensée étaient la Saint-Georges, devait être pour la châtelaine de Comper, sa nièce et la famille de Kernévat, une de ces dates importantes qu'on n'oublie jamais. L'aurore

de ce grand jour brillait d'ailleurs du plus vif éclat. Quand Marguerite, encore à moitié endormie, ouvrit sa fenêtre au soleil, la brise amollie du *renouveau* agitait doucement les branches, et les oiseaux, volant d'arbre en arbre, de buisson en buisson, remplissaient l'air d'harmonie.

La veille au soir, il avait été répondu à une invitation pressante de madame de Ploucalec, qu'un engagement antérieur priverait pour cette fois mademoiselle de Brécliane et sa nièce de paraître à Folle-Pensée. En s'assurant de la sérénité du ciel, Marguerite songeait à ce refus : elle aimait la famille de Kernévat ; elle admirait le caractère d'Etienne ; mais, quoi ! celui-ci n'était qu'un obscur employé des forges de Paimpont, et M. Henri portait l'uniforme d'enseigne dans un régiment qui avait le pas sur tous les autres, hormis les gardes françaises et les Suisses!...

Il était convenu cependant que Lonisa se rendrait directement au Vengleüz après avoir vu quelques-uns de ses pauvres, et que Marguerite l'y rejoindrait dans la journée. La jeune fille n'avait pas été consultée sur le billet d'excuses adressé à madame de Ploucalec, et

la pensée que sa volonté ne comptait pour rien dans les résolutions de sa tante lui causait une certaine irritation. L'opinion de Jallu était que mademoiselle de Bréciliane en se dévouant au bien de ceux qui l'entouraient, leur montrait trop ouvertement qu'elle entendait qu'on ne changeât rien à ses plans toujours arrêtés d'avance. Prête à faire le sacrifice de sa fortune, de son repos, de sa santé, de sa vie même, elle tenait à son autorité, et cette dernière attache, visible pour tous, en provoquant parfois les résistances de l'amour-propre, devenait la source de presque tous les chagrins de la châtelaine.

Celle-ci venait de sortir par les jardins en recommandant de nouveau à sa nièce de se faire accompagner pour se rendre au Vengleüz, lorsqu'une voiture armoriée entra dans la grande avenue conduisant au château. Marguerite reconnut de loin le noble équipage de madame de Ploucalec, et, comme elle aperçut aussitôt un chapeau galonné, un uniforme gris à boutons d'or, elle quitta la fenêtre, acheva sa toilette à la hâte, et descendit dans la salle de réception. La dame de Folle-Pensée et son fils venaient supplier mademoiselle de Bréciliane de revenir sur sa cruelle décision, et grand fut le désespoir de tous les deux en apprenant que la châtelaine de Comper était absente. Les mots à fracas, les phrases ambitieuses et enflées ne coûtent rien aux gens du monde, et M. Henri, neveu de son colonel, le prince de Montbazou, avait pour amis plusieurs hommes de cour. Marguerite ne savait que répondre aux éclats d'une telle douleur, quand le jeune homme, changeant tout à coup de langage, supplia sa mère de l'aider dans un enlèvement en faveur de cette société nombreuse, attirée surtout à Folle-Pensée par le désir d'y voir la merveille de Comper. Marguerite se récria, alléguant la promesse la plus formelle; bon! la famille de Kernévat n'avait-elle pas déjà mademoiselle de Bréciliane, et n'était-il pas juste de laisser une consolation à de plus proches voisins, à des amis non moins tendres? M. de Rohan Guéméné venait exprès à la fête pour voir danser à quelques jeunes gens du Finistère la danse des pots de fleurs. Marguerite avait passé plusieurs mois à Morlaix; elle connaissait cette danse, et l'on comptait sur sa légèreté, sur son adresse pour mener le bal. Fallait-il causer ce désappointement au prince? Non, non. Enora s'y opposerait elle-même; et si mademoiselle de Bréciliane pouvait connaître tant de raisons déterminantes, elle ordonnerait à sa nièce d'oublier un premier engagement et de prendre place bien vite dans la voiture qui l'attendait. — D'ailleurs, le papier n'est pas si rare : voici justement une plume; écrivons! — Simonne ou Jallu aura bientôt porté quelques lignes au Vengleüz. — La jeune fille veut résister encore; on l'entraîne devant la petite table où se trouve justement tout ce qu'il faut pour écrire. La mère lui choisit une feuille de papier; le fils trempe une plume dans l'encrier et la lui présente. Pauvre Marguerite! l'image d'Enora, d'Étienne, l'idée charmante qu'elle s'était faite de l'heureux étonnement de M. de Kernévat, s'effacèrent un instant à ce flux de paroles obséquieuses, et le malencontreux billet fut écrit. Madame de Ploucalec prenait tout sur elle si, par impossible, la châtelaine de Comper était mécontente. On appela quelqu'un pour porter la missive; Simonne se présenta, et fit quelques observations timides, accueillies assez rudement par le jeune militaire; Marguerite ne les entendit pas, ma-

dame de Ploucalec la comblait de caresses, et bientôt la voiture reprit avec elle le chemin de Folle-Pensée.

Il serait difficile de donner une idée de l'indignation de la vieille nourrice. Ce qu'Agathon avait pu dire de ses anciens maîtres n'était rien auprès des accusations de toutes sortes qu'elle faisait pleuvoir sur la tête de ces intriguants de Folle-Pensée, comme elle les nommait, l'impertinente, en dépit de leur illustre parenté et de leur blason. Jallu ne les traitait guère mieux et appuyait principalement aussi sur le contraste que présentait aujourd'hui le manoir de la famille de Ploucalec avec ce qu'il était auparavant.

« Amorce! piperie! mensonge! disait le sorcier. Ce faux éclat ne peut effacer de ma mémoire le temps où la dame de Folle-Pensée laissait attendre à ses domestiques le gland qui tombait, dinait d'un squelette de hareng, et éclairait les armoires, brodées sur les tapisseries de la grande salle du manoir, avec un méchant bout de résine. Je n'oublierai jamais ma première visite à cette majesté rapée qui m'avait fait appeler pour rapetasser de vieux habits. Figurez-vous une salle énorme où pendaient des lambeaux de tentures chargées de médaillons brodés de toutes couleurs et rappelant les noms et les actions des ancêtres de la dame du lieu. Aux fenêtres, des rideaux fanés, gris de poussière, derrière lesquels jouaient trois ou quatre lapins. A droite, à gauche, un bahut, une table, de vieilles chaises presque toutes dépaillées, le tout chargé de chats, de chiens, de poules et de pigeons. Ce n'était pas une petite affaire que de trouver à s'asseoir dans cette arche de Noé. Depuis, cette mauvaise plaisanterie qu'on nommait la salle d'honneur, a changé d'aspect; mais à l'époque où je fis cette première entrée, ce n'était qu'une fois la semaine, tandis que madame rôdait au jardin, que le balai se promenait au milieu des animaux effarouchés, et enlevait la poussière et le reste, pour ne recommencer l'exercice que le samedi suivant.

« Je n'ai pas le courage de porter à mademoiselle la lettre de cette petite évaporée, reprit la nourrice dont l'accent et le regard étaient un appel à la bonne volonté de Jallu. C'est fini! en dépit de tous les projets, M. Étienne ne sera jamais l'époux de Marguerite. »

La châtelaine de Comper avait pleine confiance dans la discrétion de Simonne; elle lui parlait de ses chagrins, de ses désirs; et la bonne femme ne croyait nullement trahir les secrets de sa maîtresse en causant librement avec Jallu de choses que, suivant elle, il ne pouvait ignorer. Le sorcier proposa de remettre lui-même la missive; il connaissait les chaumières que Louisa devait visiter, et promettait de la rejoindre avant l'heure où elle était attendue au Vengleüz. Inutile d'ajouter que l'offre fut acceptée avec empressement : « Surtout, dit la nourrice, faites que mademoiselle ne s'afflige pas trop de ce nouveau contre-temps. »

Un léger signe de tête fut toute la réponse de Jallu. Le couturier descendit de la table sur laquelle il était assis, les jambes croisées, et s'éloigna d'un pas rapide en suivant la route prise deux heures auparavant par mademoiselle de Bréciliane.

Ce matin-là, Louise n'avait pas été heureuse : une mère, dont le fils lui devait une belle position à la ville, s'était plainte amèrement de ce fils devenu orgueilleux et dur depuis qu'il avait quitté sa veste commune pour prendre un habit de drap fin. « Mieux valait pour nous, disait la pauvre femme, souffrir ensemble

en nous aimant que de voir aujourd'hui l'enfant qui nous a coûté tant de peines nous marchander quelques secours, payés trop chèrement par le mépris qu'il fait de nous à cause de notre pauvreté. En voulant nous être utile, vous avez aggravé nos chagrins. Ah! vous auriez dû le prévoir, vous qui apprenez tant de choses dans les livres. »

Encore sous l'impression pénible de ces reproches, la châtelaine de Comper était entrée dans une chaumière voisine pour s'informer des motifs qui avaient retenu chez lui, au moment où le travail pressait le plus, un terrassier employé presque constamment au château. La réponse de la femme fut bien simple : « Madame de Ploucalec l'a fait chercher, et comme elle est méchante, vindicative, il fallait bien lui donner la préférence sur vous qui ne ferez jamais de mal à quelqu'un pour vous avoir manqué de parole. Chacun pense à son intérêt en ce monde ! »

« Mon intérêt à moi, murmura la châtelaine, serait de couper court à toutes ces ingratitudes en ne faisant plus de bien à personne. »

En se parlant ainsi à elle-même Louise continua sa route, et entra dans la forêt. Elle passait le Breil du Seigneur lorsqu'une voix perçante qui l'appela à travers les bois arriva jusqu'à son oreille. La châtelaine s'arrêta, et attendit, sans le moindre sentiment de crainte, l'homme qui la cherchait. La dame, la demoiselle du manoir ont conservé dans nos campagnes une sécurité à peine vraisemblable pour les femmes des villes; elles s'en vont seules par les chemins, confiantes, tranquilles, sûres d'inspirer partout le respect qu'elles méritent à tant d'égards. Néanmoins, quand mademoiselle de Bréciliane reconnut le sorcier, une pâleur soudaine couvrit son visage. Jallu ne lui causait aucune inquiétude en ce qui le concernait; mais il venait de Comper, et dans la disposition d'esprit où se trouvait la châtelaine, en fait de nouvelles, on n'en peut prévoir que de mauvaises.

La lettre de Marguerite ne confirma que trop ce pressentiment douloureux. Louise la lut à haute voix, et après l'avoir froissée dans ses mains et déchirée en plusieurs morceaux, elle adressa quelques questions au messager, d'un accent qui trahissait l'agitation de son âme. Le Breil du seigneur est très-rapproché de la fontaine de Baranton, près de laquelle s'élevait la hutte de Jallu, et Folle-Pensée est le village le plus voisin de cette fontaine.

« Courez chez madame de Ploucalec, dit mademoiselle de Bréciliane; faites savoir à ma nièce que je l'attends dans votre cabane et que je lui ordonne de m'accompagner au Vengleûz! Mais non, reprit-elle en voyant le sorcier secouer la tête sans lui répondre; que gagnerais-je en agissant ainsi? Le meilleur parti à prendre est de renvoyer Marguerite à son père. Adieu mes rêves! Je m'étais promis en faisant le bien de douces jouissances, et je ne rencontre partout qu'obstination, résistance, ingratitude. Du moins, je ne continuerai pas plus longtemps cette vie de mécomptes et de continuel regrets.

— Vous souvenez-vous des dix lépreux guéris à la fois par notre Sauveur? demanda le couturier. Tous, excepté un, s'éloignèrent sans même remercier Jésus lorsqu'ils n'eurent plus besoin de lui, et pourtant le divin Maître n'en continua pas moins ses miracles de miséricorde.

— Je ne sais si c'est une tentation du malin esprit,

dit la châtelaine en baissant un peu la voix, mais quand je veux travailler au bonheur de mes semblables, la contradiction m'irrite et l'insuccès me désole.

— Vous désespérez peut-être trop vite, » répliqua Jallu. Puis indiquant du geste la partie de la forêt où se trouvait sa cabane : « J'ai là des talismans précieux; un entre autres fourni par M. Henri de Ploucalec, et qui pourrait changer bien des choses. »

Une expression de doute plutôt que d'incrédulité parut dans les yeux de la châtelaine :

« Je ne sais si ce qu'on raconte de vous est vrai, dit-elle, mais j'ai confiance en votre sagesse, et je vous crois capable de donner un utile conseil. Je viens de vous avouer la plaie secrète de mon cœur; eh bien, si vous y connaissez un remède, dites-le-moi, et ne me cachez pas davantage comment vous pouvez me servir au moyen de je ne sais quel secret que vous tenez de M. Henri lui-même. »

Jallu parut hésiter un instant avant de se décider à répondre. Enfin, de l'air mystérieux qu'il prenait volontiers toutes les fois qu'il était question de son savoir, le couturier invita la châtelaine, si elle daignait en effet recourir aux avis d'un pauvre homme, à entrer le soir même, en revenant du Vengleûz, dans la cabane qu'il habitait. Louise n'eut pas plutôt accepté ce rendez-vous, que le sorcier, suivant la chronique locale, devint invisible, se fondit dans l'air comme une vapeur. Ici, pour la première fois, je me permets d'élever un doute sur l'entière véracité du récit que nous fit le petit homme brun de Concoret : la forêt a bien des sentiers divers, bien des buissons; et Jallu put se cacher ou s'éloigner subitement sans que nous soyons obligés d'y voir rien de surnaturel.

Mademoiselle de Bréciliane trouva toute la famille assemblée au Vengleûz, à l'exception de M. de Kernévat et d'Etienne. On les attendait à chaque instant, et les préparatifs étaient faits en conséquence. Enora et sa mère éprouvèrent un vif regret, surtout la dernière, en apprenant que Marguerite s'était vue contrainte, pour maintenir entre Comper et les Ploucalec de bonnes relations de voisinage, d'aller à Folle-Pensée ce jour-là. En laissant soupçonner la vérité, Louise craignait d'attrister ses amis : il serait assez temps d'y revenir plus tard sans troubler la joie d'une si belle fête.

Une animation plus grande autour de lui depuis deux jours, des allées et venues inexplicables, de fréquents chuchotements entre les Pouponnes, avaient suffisamment averti M. de Kernévat qu'il se préparait dans sa famille quelque chose d'heureux et d'extraordinaire. La Saint-Georges arrivée, quand son fils lui prit le bras en le priant de se laisser conduire, l'hôtelier gentilhomme ne vit pas sans émotion son cher Etienne prendre le chemin du Vengleûz. A mesure qu'ils se rapprochaient du manoir, le cœur lui battait avec plus de force, les joyeux soupçons prenaient de la consistance. Aussi, lorsque les pouponnes, derrière lesquelles se tenaient leur mère, Enora et mademoiselle de Bréciliane, se montrèrent à la grande porte une liasse de papiers et un trousseau de clefs à la main, l'événement tant désiré, regardé longtemps comme impossible, n'était déjà plus une surprise. M. de Kernévat n'en fut pas moins obligé de s'appuyer fortement sur le bras de son fils, pour écouter la plus jeune de ses filles lui expliquer comment le Vengleûz était rendu à ses anciens maîtres. Jamais compliment de fête ne

remua plus délicieusement un cœur paternel : le gentilhomme embrassa ses enfants, sa femme, Louise elle-même; mais Etienne, oh! qu'il le pressa tendrement sur sa poitrine! qu'il eut de peine à détacher ses lèvres de ce noble visage couvert d'une modeste rougeur!

Tous ensemble, la Pouponne toujours en avant, ils entrèrent dans la grande salle. M. de Kernévat parcourut d'un regard cette chambre redevenue ce qu'elle était peu de jours avant celui où il en fallut sortir pour la dernière fois. Voici la table de chêne et le bahut à personnalités allégoriques; les portraits de famille, la dame vêtue en Diane chasserresse, le chevalier, le magistrat, la chanoinesse, l'abbé. Quel coup de baguette les a réunis de nouveau, comme au temps où l'aïeul se plaisait à raconter leur histoire à son petit-fils? Le fauteuil de ce vieillard si malheureux a repris sa place, et, de l'autre côté du foyer, un rouet, une quenouille, retracent bien d'autres souvenirs. M. de Kernévat marche d'un pas chancelant vers ces reliques du passé : il se retourne, jette les yeux au-dessus de la porte, et ne peut retenir un faible cri. L'épée de son père est là : « — Oui, oui, c'est bien elle, » lui répète le jeune homme suffoqué de bonheur. — Et tandis que ce dernier monte sur une chaise et s'apprête à détacher du mur l'arme si longtemps regrettée, Louise fait un signe à Enora, aux trois enfants, les emmène dans une autre pièce, et laisse l'heureux châtelain du Vengleuz pleurer, sans contrainte, avec sa compagne et son fils.

Il était temps que M. de Kernévat donnât un libre cours à ses larmes. A demi renversé dans le vieux fauteuil, l'épée posée sur ses genoux, il resta quelques instants la tête dans ses mains, sanglotant comme un homme frappé d'une calamité soudaine, et incapable de prononcer une parole. Dans quelques paroisses de nos montagnes, quand un jeune homme recherche en mariage la jeune fille qu'il aime, non-seulement son envoyé sollicite le consentement des parents de la jeune fille, mais il ajoute d'une voix grave et la tête découverte : « Et vous aussi, âmes des morts, parents que nous ne voyons plus et qui nous voyez, je vous demande celle que vous avez aimée avant nous : consentez à la donner pour compagne au nouvel ami qui vous eût chéries avec elle. » Cette apostrophe si touchante, et toute bretonne, bien qu'en ce moment, au Vengleuz, les circonstances fussent entièrement différentes, peut seule donner une idée des sentiments qui se pressaient dans le cœur de M. de Kernévat : lui aussi, en prenant possession du manoir racheté par son fils, il s'adressait, entre ces murs, à d'autres amis que ceux qui l'entouraient : « — Ames de mon père, de ma mère, de mon aïeul, disait-il; âmes de toutes les générations qui ont vécu, aimé, souffert à l'abri de ce toit qui m'est rendu, consentez à me recevoir pour votre successeur ou plutôt votre hôte, et bénissez ma femme et mes enfants! »

Le manoir fut visité minutieusement avec cet intérêt que donnent, d'une part, les souvenirs, de l'autre l'attrait de la propriété, qu'on ne connaît dans toute sa douceur qu'après l'avoir achetée par de longues années d'attente, de privations et de travail. La pauvreté honnête, laborieuse, a parfois des jouissances que tout l'or du monde serait impuissant à procurer, et quiconque eût suivi, dans son inspection du Vengleuz, la famille de Kernévat eût proclamé

comme nous cette vérité consolante. Quel repas aussi que ce dîner de la Saint-Georges confié aux soins de Jeannette et d'Enora! On ne vit paraître sur la table ni filet de chevreuil, ni pâté aux truffes, ni champagne, ni rien de ce qui fait un dîner splendide, mais ce qui fait un joyeux festin, oh! comme on le trouvait abondamment!... Les pouponnes saluaient par des applaudissements l'apparition de chaque plat, et quand parut le dessert composé de fruits secs, de beignets et d'un gâteau de ménage, il y eut un moment où l'on ne s'entendit plus, tant les exclamations devinrent bruyantes, les transports frénétiques.

Madame de Kernévat proposa la santé de Marguerite, ce qui troubla beaucoup la châtelaine de Comper. Etienne avait éprouvé d'abord une véritable contrariété en ne voyant pas la charmante nièce de mademoiselle de Bréciliane; puis, à cause même de la vivacité de ce sentiment, il s'était dit qu'il valait mieux sans doute pour lui que la jeune fille n'eût point paru au Vengleuz. Louisa sut déguiser assez bien, au milieu de ses amis, les pensées amères qui l'obsédaient; cependant ce ne fut pas sans un mouvement de triste plaisir qu'elle se retrouva seule dans la forêt, après avoir pris congé de cette bonne famille. Ce qu'elle avait entendu au Vengleuz ce jour-là lui faisait regretter plus encore de voir réduire à néant, par le caprice d'une jeune folle, des plans caressés tant de fois. La châtelaine, en prenant le sentier qui devait la conduire devant la porte de Jallu, retomba naturellement dans sa rêverie du matin. « Pourquoi, se demandait-elle, tant d'agitations et de soucis pour des intérêts étrangers aux miens? Si mes projets les meilleurs rencontrent de nombreux obstacles chez ceux-là mêmes que je veux servir, ne serait-il pas plus sage, à l'avenir, de vivre renfermée en moi, de chercher la paix dans l'oubli des autres, de demander enfin à Dieu l'engourdissement pour éviter la souffrance? »

V

DANS LA HUTTE DU SORGIER.

Nous l'avons rappelé mainte fois, la forêt de Paimpont a toujours passé pour un lieu de féerie. Sans parler ici de Merlin et de Viviane, dont Gauvain reconnut la voix en chevauchant sur *le menu gravier de la Sentelette*, à l'ombre des hauts châtaigniers; sans nous arrêter au bruit de la meute du roi Arthur, entendu la nuit par les bûcherons, ni aux coupables enchantements reprochés plus tard à Eon de l'Etoile, citons seulement trois articles d'une charte de 1467, copiée le 18 août 1634, et conservée aux archives de Paimpont :

« Article 66 :... Entr'autres brieux de la dite forest, » il y a un breil nommé le Breil au seigneur où qu'il » jamais n'habite et ne peut habiter aucune beste » venimeuse ne portant venin, ne nulles mouches; » et quand on y apporterait au dit breil aucune beste » venimeuse, tantost est morte et ne peut avoir vie; » et quand les bestes pasturantes en la dite forest sont » couvertes de mouches, et, en mouchant, elles » peuvent recouvrer le dit breil, soudainement les » dites mouches se départent et vont horsiceluy breil. » Article 67 : Item, auprès du dit breil, il y a un » breil nommé le breil de Bellanton (Baranton), et

» auprès d'icelui il y a une fontaine nommée la fontaine de Bellanton, auprès de laquelle fontaine le bon chevalier Ponthus fit son pas d'arme, ainsi que on peut voir par le livre qui de ce fut composé.

» Article 68 : Item joignant la dite fontaine ; il y a une grosse pierre qu'on nomme le perron de Bellanton, et toutes les fois que le seigneur de Montfort vient à la dite fontaine et de l'eau d'icelle arrose et mouille le perron, quelque chaleur, temps sûr de pluie, quelque part que le vent soit, soudain et en peu d'espace plus tost que le dit seigneur n'aura pu recouvrer le chateau de Comper, ainsi que soit la fin d'icelui jour, pleuvra en pays si abondamment que la terre et les biens estant en icelle en sont arrosés, et moult leur profite. »

Voilà dans toute sa simplicité naïve et avec ses incorrections de style un des monuments de la crédulité de nos pères sur la célèbre forêt bretonne. Avons-nous le droit d'en rire bien haut ? Souvenons-nous des somnambules-devineresses, des tables tournantes et des esprits frappeurs !

Ce qui semble prouvé du moins, c'est que le phénomène de la réfraction des corps, source de tant d'histoires sur le démon du Hartz en Hanovre, a lieu fréquemment, au lever du soleil, dans la partie nord de la forêt de Paimpont. L'aventure racontée par Dickens sur une jeune fille qui mourut de peur, en revenant de la promenade, parce qu'elle venait de se rencontrer elle-même ; cette aventure n'aurait rien d'in vraisemblable à la lisière de notre forêt, où l'on peut voir à la fois, à certaines heures, jusqu'à trois images de sa personne. Un effet aussi singulier, quoique naturel, n'a pas peu contribué sans doute à conserver même de nos jours, en ces campagnes, la croyance aux maléfices des sorciers.

Nous en avons dit assez maintenant pour excuser, sinon pour justifier l'émotion superstitieuse de mademoiselle de Bréciliane, en approchant de la cabane de Jallu. Celui-ci attendait la châtelaine, assis devant un petit feu que la fraîcheur d'une soirée d'avril rendait encore agréable. Louise prit place de l'autre côté du foyer sur l'unique chaise de la maison, et quand elle se fut assurée qu'une image de Notre-Dame-du-Roncier était collée sur le mur, qu'une branche de buis bénit ornait le petit miroir, que rien enfin dans cette pauvre demeure n'annonçait un commerce avec Bézéléth, elle reprit la conversation commencée le matin, et renouvela le vœu qu'elle avait formé, de ne plus se tourmenter à l'avenir des fautes et des chagrins d'autrui.

Le vieillard s'informa d'abord si une réprimande sévère attendait Marguerite au château, et, sur la réponse affirmative, il demanda encore si la châtelaine était bien décidée, dans le cas où la nièce ne se montrerait pas assez soumise, à renvoyer cette dernière à Paris. Louise répondit que telle était en effet sa résolution.

« Et vous vous persuadez, continua le sorcier, qu'après le départ de mademoiselle Marguerite, et lorsque vous aurez cessé de visiter nos chaumières, où, j'en conviens, on ne rencontre pas toujours des cœurs reconnaissants, vous vous persuadez qu'alors, uniquement occupée de vos intérêts, votre vie deviendra plus douce, peut-être même exempte de chagrins ?

— Je l'espère, dit Louise. Entre deux personnes dont l'une s'en tient strictement à son fardeau, tandis

que l'autre ajoute au faix qu'elle porte ceux de tous ses voisins, la différence de peine et de fatigue doit être en faveur de la première.

— Examinons avant de rien décider, répliqua Jallu d'un air pensif. Si vous y consentez, mademoiselle, nous allons faire ensemble une expérience qui vous permettra de chercher ensuite, avec connaissance de cause, le meilleur parti à prendre ce soir. La vie d'isolement que vous rêvez va se montrer devant vous telle qu'elle est, on plutôt telle qu'elle sera demain, si, après l'avoir mieux connue, vous persistez encore à la choisir. »

J'ai déjà dit, dans mes *Pèlerinages du Morbihan*, que le petit homme brun, narrateur de l'histoire de Jallu, croyait fermement aux sorciers. Suivant lui, il fallait admettre, comme le résultat d'un sommeil magique, les scènes que je vais essayer de décrire, tandis qu'un de ses auditeurs, ennemi déclaré du merveilleux, n'y voyait qu'une suite de tableaux tracés par la parole dans le cours d'une conversation. S'il était besoin de me prononcer ici à mon tour, j'aimerais mieux écarter le fantastique dans un récit dont le premier mérite est la simplicité. Je voudrais ne voir dans le prétendu sorcier de Concoret qu'un de ces hommes éloquents donnant un corps à leurs pensées, et les faisant passer vivantes sous nos yeux. Idées saisissantes ou visions surnaturelles, je vais, à l'exemple du petit homme brun, rapporter cette partie de la chronique de Comper comme une sorte de représentation théâtrale à laquelle la châtelaine aurait assisté.

Louise se vit d'abord assise dans sa chambre dont la fenêtre donnait sur l'étang. Marguerite avait quitté le château depuis une année entière ; la plupart des domestiques étaient changés, et si la nourrice Simonne, à genoux sur la pierre du foyer, d'où elle semblait épier l'ébullition d'un pot de tisane, n'avait été là près de sa maîtresse, à peine eût-il été possible de reconnaître celle-ci. Les traits de mademoiselle de Bréciliane étaient fatigués, ses yeux éteints.

« Simonne, dit-elle d'une voix faible, ne sais-tu rien pour m'égayer un peu ? Autrefois tu parlais trop, maintenant tu sembles avoir juré de ne jamais ouvrir la bouche en ma présence.

— La raison en est bien simple, mademoiselle : autrefois vous preniez plaisir à m'écouter, et à présent....

— A présent je t'invite parfois à changer de discours, c'est vrai ; mais à qui la faute ? tu ne trouves rien qui soit de nature à m'intéresser.

— Vous parlerai-je de la famille de Kernévat ?

— Non ; tu sais que je ne la vois plus depuis le départ de Marguerite. Je m'étais trop avancée près de la mère, il m'eût été désagréable de revenir là-dessus ; et puis il me faudrait recevoir les confidences de la bonne dame sur les chagrins qu'elle supposera toujours à son fils... Cela n'est guère amusant, tu en conviendras.

— Il est question d'un mariage, qui, dans un autre temps, vous eût beaucoup intéressé : Christophe le forgeron épouse la fille de votre ancien jardinier.

— Ah ! oui, je me serais crue obligée, n'est-ce pas, d'offrir un cadeau à la mariée, et le choix du présent eût été une grande affaire ? Cela m'occupe fort peu maintenant. D'ailleurs, j'ai congédié le père pour avoir laissé dépérir, faute de soins, cette plante qui m'avait coûté deux écus.

— Si vous vouliez descendre au jardin, vous la verriez aujourd'hui plus belle que jamais.

— A quoi bon, Simonne? Je ne me soucie pas plus de mes fleurs à présent, que des plaisirs ou des peines de tout Concoret. Je ne sais quel souffle desséchait a passé sur moi... Un mot te dira tout : je m'ennuie.

— Si la vie de la campagne vous paraît triste depuis que vous avez changé vos habitudes, ne pourriez-vous aller à Paris et voir le monde?

— Le monde! et quelle figure y ferais-je, incapable comme je le suis de plier mes goûts à ceux des autres? Et puis ma santé décline tous les jours; j'ai sur ce point tant de précautions à prendre!

— Vous ne les preniez pas il y a un an, et les choses n'en allaient que mieux pour votre santé, et aussi pour la paix de votre esprit.

— Peut-être bien... Depuis que je ne visite plus les malades de la paroisse, toute indisposition personnelle me semble grave. Je n'ai cessé de me tourmenter pour les autres, que pour connaître des frayeurs dont je n'avais pas l'idée auparavant. Le désespoir, succédant tout à coup à une existence si remplie, aurait-il amoili mon courage et troublé mon imagination? Je ne puis rencontrer quelqu'un sans lui parler de mes maux, le consulter sur tel ou tel effet nerveux que j'ai cru remarquer en moi, et dont l'étude m'absorbe en me torturant. Autrefois, dans la lutte que nécessitaient les obstacles apportés à mes projets, au moins je me sentais vivre; à présent, repliée tristement sur moi-même, je ne me sens plus que mourir!...

Simonne dut se frapper la poitrine en écoutant ces paroles... Mais le château de Comper avait déjà disparu, et à sa place un appartement garni où se trouvait une jeune femme livrée au plus violent désespoir, étalait son luxe fané, ses meubles salis et sans autre souvenir qu'une idée de banalité et d'abandon. Une lettre était ouverte sur la table, à côté de la lampe, Marguerite la relisait pour la vingtième fois, puis elle marchait au hasard dans la chambre, courait à la porte, à la fenêtre, prêtant l'oreille, et frémissant au moindre bruit. La nièce de Louise était mariée depuis quelques jours, mariée au moyen d'une double fraude de son père et de son mari, qui tous les deux avaient réussi mutuellement à se tromper sur la situation de leur fortune. La conséquence naturelle de l'explication devait être une querelle, un échange de reproches et d'outrages; et à l'heure où Marguerite, devenue la victime de ces ignobles mensonges, passait dans l'anxiété la plus cruelle une soirée si rapprochée de ses tristes noces, le beau-père et le gendre se battaient en duel. La nouvelle épouse se parlait à elle-même, s'accusait en se tortant les mains d'une condescendance coupable aux désirs de son père, regrettait d'avoir consenti à porter le nom d'un homme pour lequel elle n'avait ni estime ni affection. « Oh! ma tante! ma tante! s'écriait-elle amèrement, rien de ceci ne serait arrivé, j'habiterais encore votre tranquille château, ou je serais l'heureuse compagne d'Étienne, si, à tant de vertus réelles, vous aviez su joindre un peu d'indulgence! »

Comment finit la douloureuse attente de Marguerite? L'histoire ne le dit pas... Et comme si le nom d'Étienne et la salle d'honneur du Vengleux étaient maintenant inséparables, à peine ce nom fut-il prononcé que les portraits de famille, l'antique bahut, le

vieux fauteuil et l'épée remplacèrent dans leur pauvreté digne et touchante le clinquant misérable de l'hôtel garni. Madame de Kernévat travaillait à un ouvrage de couture près de la table où son fils écrivait, tandis que les pouponnes jouaient aux osselets dans la cour, qu'Énora plantait quelques fleurs, et que le père ratissait les allées du petit jardin. — De temps en temps la mère se plaignait de la faiblesse de sa vue, et s'essuyait les yeux en y laissant sa main quelques secondes, ce qui permit à Étienne de se glisser derrière elle dans un de ces moments. Avant que madame de Kernévat ne l'eût aperçu, le jeune homme l'embrassait avec tendresse, et lui demandait la cause d'un chagrin qu'elle cherchait vainement à lui déguiser.

« La cause de mon chagrin, répondit la mère, il faut la chercher dans ton cœur où je l'ai trouvée. Tu souffres pour nous, Étienne, et moi je pleure pour toi.

— Ma mère, je ne puis comprendre.

— Il est écrit : l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et toi, mon pauvre enfant, après avoir soigné notre vieillesse et marié tes sœurs, un jour viendra où tu seras seul. Si nous n'édifions pas là pour entraver ton avenir, tu aurais aussi une compagne, des enfants, tout ce qui fait le charme de l'existence.

— N'est-il pas écrit également : honore ton père et ta mère? Ah! croyez-le! il y a d'autres joies que celles auxquelles votre fils a dû renoncer! tant qu'un homme se sent utile à quelqu'un, et surtout à quelqu'un qu'il aime, cet homme n'a pas le droit de se dire malheureux.

— D'où vient alors que tu n'as plus ta gaieté? Naguère, quand tu travaillais à tes chiffres, tu reposais quelquefois ton attention fatiguée, par un refrain que tu accompagnais en battant la mesure sur la table. A présent tu ne chantes jamais.

Le jeune homme hésita un instant avant de répondre; enfin, il prit son parti.

« Ma mère, vous rappelez-vous la confiance que vous m'avez faite, l'autre année, quelques semaines après la Saint-Georges? Je ne pouvais m'expliquer pourquoi mademoiselle de Bréciliane ne paraissait plus au Vengleux, et, fatiguée par mes questions, vous m'avouâtes...

— Que son projet était de te faire épouser Marguerite, oui... je n'ai pas été assez discrète, et j'en suis punie cruellement si cette confiance a pu t'attrister.

— Je n'ai pas voulu interroger mon cœur sur le degré d'affection qu'il porte à Marguerite, reprit Étienne, et si j'avais appris que la nièce de mademoiselle Louise était heureuse, je crois que j'enusse vite oublié un rêve trop doux pour qu'il pût jamais se réaliser. Vous savez ce qu'un étranger nous a fait connaître? La pauvre jeune fille voit à Paris une société peu honorable, et l'on parlait, il y a trois mois, d'un mariage probable avec je ne sais quel intrigant. Oh! ma mère, je ne vous cacherais rien! cette déclaration fut pour moi comme un coup de poignard. Riche, libre, j'aurais volé à Paris, j'aurais demandé la main de Marguerite, peut-être n'enussé-je pas été repoussé, et alors, elle eût trouvé auprès de vous l'appui qu'on lui a si promptement retiré à Comper. Il y a dans cet acte de sévérité, dont nous avons été témoins, une

grande et triste leçon. Sans la patience, qu'est-ce que la bonté? Vous me plaignez, ma mère? Ah! réservez votre compassion pour celle dont j'admirais la haute vertu et qui, lorsqu'elle pouvait, avec un peu d'abnégation et d'indulgence, ramener et sauver sa nièce, l'a précipitée elle-même dans le péril.

— Marguerite est mariée depuis quelques jours, dit tout bas madame de Kernévat. Étienne tressaillit et cacha sa tête dans ses mains. »

Une dernière scène succéda à ces trois premiers tableaux. La châtelaine se retrouva dans sa chambre, non plus avec Simonne, mais couchée sur un lit de douleur, écoutant, les mains jointes, les paroles que lui adressait un religieux Augustin. Celui-ci lui reprochait la stérilité des dernières années de sa vie : « Vous avez cherché la paix, lui disait-il, où l'on ne trouve qu'ennui et lassitude de soi-même. Votre nièce n'entrait pas sans résistance dans la route où vous vouliez la conduire : vos domestiques ne vous témoignaient pas toujours l'attachement désirable, les pauvres visités par vous méconnaissaient parfois vos intentions les meilleures ; mais, vous n'y avez pas assez réfléchi, cette parente, ces serviteurs, ces indigents vous procuraient aussi des heures fécondes et heureuses ; ils tenaient dans votre existence une place que la triste indifférence, le froid égoïsme ne sont jamais parvenus à remplir. Vous me parlez d'obstacles et de mécomptes rencontrés en cherchant à faire le bien, et vous motivez ainsi le parti que vous avez pris de ne porter intérêt à personne. Il y en avait un meilleur à choisir, c'était de vous demander, quand vous ne pouviez réformer les autres, s'il ne vous eût pas été plus facile et en même temps plus profitable d'agir sur vous-même. Beaucoup se croient des modèles de charité qui ne sont encore qu'à l'apprentissage de cette vertu. Rappelez-vous ce que dit saint Paul : « La charité est patiente, elle est bénigne, elle » n'est point téméraire et précipitée, elle ne s'enfle » point d'orgueil. La charité, continue l'Apôtre, ne se » pique et ne s'aigrit point : elle supporte tout, croit » tout, espère tout et souffre tout. » Voilà ce qu'est la charité, mon enfant ; si vous l'aviez pratiquée dans ce qu'elle a de plus aimable et de vraiment céleste, vous n'eussiez jamais connu les dégoûts... »

La dernière vision s'évanouit, ou Jallu cessa de parler ; car, je le répète, chacun peut choisir entre la version fantastique du petit homme brun et l'explication toute naturelle de ses contradicteurs. Louise de Brécilaine accepta franchement la leçon, bien qu'elle lui fût donnée par un pauvre tailleur de campagne. La vertu avait ses privilèges au dix-septième siècle, comme le prouve surabondamment l'estime dont jouissait, à Paris, Claude le Glay, ouvrier lorrain, que consultaient à l'envi la maréchale de la Châtre, la princesse de Condé et la duchesse d'Orléans. Jallu ne chercha point à s'excuser de la liberté qu'il avait prise ; et comment l'aurait-il fait, quand la châtelaine de Comper pressait pour la première fois la main du vieillard entre les siennes, et lui adressait d'une voix tremblante d'émotion les noms de père et d'ami ?

« On m'a souvent répété que j'étais trop bonne, lui dit-elle, et vous venez de me prouver, au contraire, que je ne le suis pas assez. Désormais, avant de crier à l'ingratitude, je veux essayer d'abord de sacrifier aux autres cet esprit de domination, cette confiance

absolue en mes lumières, cette bienfaisance intéressée, orgueilleuse, exigeant une obéissance passive en échange du service rendu. Pour me guérir des peines que m'ont causées jusqu'à présent les obstacles et les mécomptes, je voulais recourir à la dureté de cœur, à l'égoïsme. J'avais tort, les remèdes les plus sûrs sont l'abnégation, la patience et l'humilité. »

La nuit était venue, nuit de printemps, nuit charmante où les étoiles brillaient au ciel, où la lune éclairait mollement, à travers le léger feuillage des arbres de la forêt, les sentiers coupés de grandes ombres. Louise, accompagnée du vieillard de Baranton, sortit de la cabane et prit le chemin du château, plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps, parce qu'au lieu de continuer à s'appesantir sur les défauts de ceux qui l'entouraient, elle venait de prendre pour elle-même la résolution de devenir meilleure. La clarté sereine de cette belle nuit semblait pénétrer jusqu'à son âme. Sur le passage de la châtelaine un rossignol chantait au bord d'un ruisseau. Tout en marchant, Louise écoutait les sons enchanteurs, il lui semblait entendre la voix ailée répéter avec des variations infinies un des mots les plus pénétrants, les plus doux, les plus harmonieux de la langue des hommes : « Espérance ! espérance ! »

VI

TOUT VIENT A POINT A QUI SAIT ATTENDRE.

A Folle-Pensée, la fête avait été brillante, et de nombreux invités s'y étaient rendus. Les Finistériens parents de madame de Ploucalec se trouvaient au manoir depuis une semaine, tout prêts à recevoir la fleur de l'aristocratie morbihannaise, venue à cheval ou cahotée en de lourdes voitures très-admirées à Josselin et à Plœrmel. Seul, le prince de Rohan-Guémenée eut l'impolitesse de manquer au rendez-vous, lui qui, disait-on le matin, ne se fût jamais consolé de ne pas voir danser à Marguerite la ronde, le gai *jabadao*, les passe-pieds bretons dont madame de Sévigné devait parler avec tant d'éloges. Le *binou* était là cependant, le tambouin l'accompagnait, et, malgré l'absence de Monseigneur, que déplorait amèrement la dame du manoir, les danses commencèrent, peu de temps après le repas, sur un tapis aussi vert, aussi fleuri de pâquerettes et de boutons d'or que peut l'être la plus riante pelouse vers la fin d'avril.

On voit encore aujourd'hui dans les paroisses de Plougouven et de Plouigneau, aux danses de l'aire neuve, des jeunes filles mener le bal en portant sur la tête un pot de fleurs qu'elles ne soutiennent jamais avec la main. Marguerite avait eu la fantaisie de se prêter à ce jeu à l'époque où elle passa trois mois à Morlaix, et maintenant que la vaniteuse jeune fille se rencontrait de nouveau avec des Finistériennes, elle saisissait volontiers l'occasion de leur montrer ce qu'elle savait faire. Quand les musiciens ou *sonneurs*, assis sur l'estrade champêtre, eurent donné le signal, une chaîne de danseuses et une autre de danseurs se formèrent, celle-ci renfermant la première dans son cercle et conduite par M. Henri. Marguerite, placée en face de lui, s'avancant légère, charmante, inclinant un peu sa tête blonde sous un petit vase imitant l'amphore et dans lequel un rosier à tige très-basse et en

forme de buisson étalait ses branches couvertes de fleurs. Le mouvement de la ronde, qu'elle s'attachait à rendre plus vif pour mieux prouver son adresse, donnait aux joues de la danseuse tout l'éclat des roses qui s'inclinaient sur son front, et dont quelques-unes s'effeuillaient sur ses épaules. Elle souriait comme un enfant qui voit qu'on l'admire, trop ignorant du monde pour songer à dissimuler son naïf orgueil; tout en elle était poésie et gaieté, rayonnements et parfums; on eût dit le printemps dans toute sa fraîcheur et sa grâce.

La danse finie, M. Henri ramena Marguerite, au bruit des applaudissements, près d'une femme âgée, la châtelaine du Rôz, qui s'était chargée de remplacer mademoiselle de Bréciliane absente. Le trop grand succès de sa protégée avait altéré l'humeur de la bonne dame, mère de trois filles assez laides; aussi, s'adressant à l'une de celles-ci de façon à ce que la nièce de Louise ne perdît aucune de ses paroles: «Ma chère enfant, dit-elle, je me félicite que vous et vos sœurs évitiez d'attirer l'attention de la foule, et préfériez la modestie à ces bruyants bravos.» Marguerite feignit de n'avoir pas entendu; mais son amour-propre souffrit plus de ce coup d'épingle qu'il n'avait joui de son petit triomphe.

Les quolibets de la châtelaine du Rôz ne furent pas les seuls qu'il lui fallut essuyer dans cette journée mémorable. Tous les jeunes gens entouraient Marguerite, dont les traits étaient si jolis, le rire si attrayant, la dot présumée si bonne à prendre, et l'on sait combien rares sont les mères qui, devant de telles préférences, ne sentent pas au fond du cœur un sentiment peu chrétien. Henri de Ploualec, à son tour, le plus épressé et le mieux accueilli, n'échappait pas aux épigrammes de ses rivaux. Les occasions de se présenter à Comper étant pour eux peu fréquentes, ils voulaient profiter de cette fête pour nuire dans l'esprit de Marguerite au jeune militaire, qui, depuis quelques semaines, gênait toutes les ambitions. La jeune fille, en se promenant dans le jardin avec les trois sœurs du Rôz, entendait derrière elle des paroles telles que celles-ci:

« Henri aura ruiné sa femme avant quatre ans.

— C'est un joueur effréné!

— Sais-tu ce qu'il répondit à sa mère qui lui reprochait de ne pas être assez sage?

— Non.

— Eh bien, sortant à demi un jeu de cartes d'une de ses poches: «Oh! ma mère dit-il, voyez ceci: combien de nuits n'ai-je pas passées à méditer sur le livre des Rois!»

Marguerite n'ignorait pas combien David, Charles, César et Alexandre avaient été funestes à sa famille, et ce qu'elle apprenait des méditations de M. Henri l'intéressait d'autant plus que les intentions de la mère et du fils n'étaient un secret pour personne. La nièce de mademoiselle de Bréciliane voyait clairement qu'ils n'attendaient qu'un mot encourageant de sa part pour faire, au château, des propositions de mariage: ce mot, elle l'aurait déjà dit peut-être si elle n'avait craint, le soir même, à son retour, une explication dont le résultat changerait sa position de fortune et la renverrait à Paris. A mesure que la journée avançait, la jeune fille se sentait moins à l'aise, et, malgré ses succès, mécontente d'elle-même et des autres, il lui arrivait de regretter les tranquilles plai-

sirs du Vengeleuz. Le brillant officier venait de danser encore avec elle et de lui demander en la reconduisant à sa place pourquoi son joyeux rire ne se faisait plus entendre, pourquoi ses yeux avaient pris tout à coup une expression d'inquiétude et de tristesse, quand Jallu parut au milieu de la foule, et se dirigea du côté où M. Henri continuait son rôle d'amoureux. Marguerite se leva brusquement en le voyant approcher: elle avait laissé Jallu au château; mademoiselle de Bréciliane l'envoyait sans doute pour quelque message.

Le vieillard et celle à qui il voulait parler quittèrent la pelouse et entrèrent ensemble dans un bosquet éloigné de la foule.

« Répondrez-vous enfin à mes questions, Jallu? Vous venez de la part de ma tante?

— Non, mademoiselle; j'ai vu votre tante, il est vrai, depuis l'heure où vous êtes sortie du château; mais lisez ceci, et vous verrez que je viens de la part de la Providence. »

Marguerite prit d'une main tremblante la lettre salie et à moitié déchirée que lui présentait le sorcier de Concoret.

« Renaud, marchand?... Je ne connais pas cette signature.

— Voyez l'adresse, répliqua Jallu.

— A monsieur Henri de Ploualec..... Jallu, la correspondance de monsieur de Ploualec ne m'importe en aucune façon! Quel que soit le contenu de cette lettre, je n'en veux rien savoir, et vous pouvez la reprendre.

— Si la jeune fille qui est devant moi s'en rapportait à la prudence de sa tante pour lui choisir un mari, je n'insisterais pas davantage, et j'applaudirais même à sa réserve. Mademoiselle, l'âge et peut-être quelque expérience de la vie m'autorisent à vous donner un conseil: défiez-vous des pièges tendus à votre vanité, dans cette maison, et quand une occasion se présente de connaître, à temps encore, celui qui vous intéresse assez déjà pour vous avoir entraînée ici, ne la laissez pas échapper. »

Marguerite n'hésita pas plus longtemps; le premier feuillet de la lettre ayant été déchiré, elle ne put lire que le contenu du second:

« Ainsi, monsieur, nous vous accordons un nouveau délai de trois mois pour le paiement de cette dette. D'ici là, pressez les choses au château de Comper, et arrangez-vous de façon à opérer dans la quinzaine après le mariage le remboursement intégral des sommes prêtées. Mon associé m'objectait que, jusqu'à présent, vous n'aviez pas été heureux dans la poursuite d'une dot; il a raison; et cependant j'aime à me persuader que vous mettrez tout en œuvre pour réussir et nous satisfaire. Dans tous les cas, notre patience est à bout. Germain, à qui vous devez aussi une somme assez ronde, s'est jeté dans la Seine avant-hier, ruiné par les crédits, désespéré de voir languir dans la plus affreuse misère sa femme et ses cinq enfants. Nous n'avons pas envie de l'imiter, et nous vous prions de vous le rappeler au besoin. »

Comment ce fragment de lettre était-il entre les mains de Jallu? — L'ouvrier travaillait quelquefois à Folle-Pensée: peut-être madame de Ploualec, en voyant avec quelle rapidité l'argent échappait à son fils, avait elle cru nécessaire une réparation aux goussets de l'uniforme, qui, en ce moment, pouvaient

contenir autre chose que le fameux *livre des Rois* ! Quoi qu'il en soit de cette conjecture peu honorable pour le centurier, le papier accusateur était sous les yeux de Marguerite, et ce ne fut pas sans une émotion visible qu'elle le rendit au vieillard après l'avoir lu. Celui-ci laissa la jeune fille à ses réflexions, et ne chercha pas, avant de s'éloigner, à lui faire rompre un silence qu'elle semblait vouloir garder. Le geste du sorcier, au contraire, était celui d'Harpocrate : « Mettez un sceau à vos lèvres, eût dit Shakspeare, et ne prononcez pas un mot, si ce n'est : Chut ! »

Marguerite rejoignit lentement les danseuses : elle opposait dans son esprit au brillant égoïste ayant contribué pour sa part au malheur de toute une famille, ce généreux Étienne s'oubliant tout entier pour travailler au bonheur des siens ! La pauvre enfant n'ignorait pas non plus ce qu'est un ménage menacé par des créanciers : elle avait vu celui de son père, et une semblable perspective ne lui souriait nullement. Cependant, bien qu'elle eût déjà renoncé à porter jamais le nom de Ploucalec, bien que le manoir du Vengleuz prît tout à coup dans ses regrets un charme indéfinissable, elle ne se dit pas que rien n'était perdu encore à Comper et que l'erreur d'un moment pouvait aisément se réparer. La tante, supérieure en vertu, avait remercié Jallu de ses conseils ; la nièce s'était indignée, au contraire, qu'un homme d'une basse condition, se fût avisé de lire dans son cœur, même dans le but de lui épargner de grands chagrins. Cette première humiliation lui en promettait une autre à son retour au château ; c'était trop pour son orgueil, et la jeune fille, au lieu de se résigner sagement à reconnaître sa faute et à en demander le pardon, prenait la résolution désespérée de quitter Comper le lendemain, de le quitter la tête haute, pour aller partager là-bas une vie de hasard qui lui était odieuse. La dame du Rôz et ses filles songeaient à se retirer. Marguerite pressa aussi son départ, malgré les supplications de M. Henri, et moins d'une heure après, la triste révoltée se cachait dans sa petite chambre, où elle croyait pleurer pour la dernière fois.

Mademoiselle de Bréciliane ne rentra que plus tard, et lorsque Simonne vint prévenir Marguerite que sa tante voulait lui parler, la jeune fille, affectant un air indifférent, s'excusa sur un mal de tête qui lui commandait de chercher de suite le sommeil. La nourrice sortit, et bientôt le pas de Louise elle-même retentit dans l'escalier. C'était le moment critique. Marguerite s'essuya les yeux à la hâte, et essaya de prendre un regard mutin et provocateur. La châtelaine de Comper ne parut pas s'en apercevoir : elle s'avançait les yeux baissés vers l'enfant de sa sœur, qu'elle pressa dans ses bras et couvrit de larmes avant que celle-ci eût pu s'en défendre.

« Marguerite, dit l'héroïne chrétienne avec l'accent le plus maternel, vous me reprochiez, il y a peu de jours, de ne vous avoir pas montré assez d'affection, et il faut bien que vous ayez dit la vérité pour que vous n'ayez pas craint de m'affliger aujourd'hui. Voulez-vous que nous commençons toutes les deux, dès ce soir, une vie nouvelle ? »

« Il faut tâcher, a dit Nicole, que la principale qualité qui éclate en nous soit la bonté, parce qu'elle ne choque point l'amour-propre des autres. » Un accueil si tendre et si indulgent répon-

dait si peu à ce qu'attendait Marguerite, qu'elle oublia ses projets de rébellion, et s'accusa franchement, durement même, de n'être qu'une méchante fille, indigne de l'amour d'un si noble cœur. La tante et la nièce n'avaient jamais échangé de telles paroles. L'ange de la charité, du support mutuel, les inécrivit avec joie au livre de vie, et dès ce moment, comme l'avait voulu la châtelaine, une existence toute différente ramena l'union et le calme au château de Comper.

Il faut mettre fin à ce récit déjà trop long. Quand il fut avéré pour Marguerite que mademoiselle de Bréciliane faisait le bien, non pas pour le plaisir de diriger, de commander partout, mais uniquement en vue de Dieu et dans un pur amour du prochain, l'admiration que fit naître dans le cœur de la jeune fille un pareil exemple contribua beaucoup plus à mûrir son esprit, à former sa raison, à corriger sa légèreté naturelle, que les plus sages conseils. Disons-nous qu'elle changea entièrement de caractère et atteignit à la perfection ? Non, devenue la compagne d'Étienne, il est probable qu'elle exerça de temps à autre la patience de son mari, bien que celui-ci ait négligé d'en instruire la postérité. Simonne, n'entendant plus sa maîtresse se plaindre de personne, crut que l'opiniâtreté aveugle et l'ingratitude avaient disparu comme par enchantement dans un rayon de dix lieues autour du château, et, ainsi, ne trouva plus de motifs de parler à Jallu des avantages de l'insensibilité. La visite de la châtelaine au sorcier resta secrète jusqu'au jour où Louise la raconta dans tous ses détails aux pères Augustins du couvent de Paimpon. Agathon et Jeannette, sa femme, depuis vingt ans maîtres de l'auberge du *Pélican*, recueillirent cette histoire en causant avec un frère convers, et le lendemain il n'était bruit d'autre chose parmi les nombreux forgerons qui se rendaient au travail dans la forêt. Le prétendu sorcier reposait paisiblement à cette époque à l'entrée du cimetière de Concoret. Malgré l'idée superstitieuse attachée à son nom, la mémoire du pauvre couturier était vénérée de tout le monde, et le curé n'avait pas craint de dire un jour qu'il souhaitait pour l'honneur de sa paroisse que le sobriquet si connu de *Sorcier de Concoret* ne s'appliquât jamais à un homme moins bon et moins sincèrement chrétien que celui-ci. Quant à la châtelaine, si Jallu avait péché en laissant croire trop complaisamment à son mystérieux pouvoir, elle ne négligea rien pour obtenir par des prières le pardon d'une faute commise, sans doute, dans le but de se faire mieux écouter et de se rendre ainsi plus utile.

Trente années passées dans la pratique constante des bonnes œuvres prouvèrent que mademoiselle de Bréciliane avait profité des leçons du vieillard : « Mes enfants, disait-elle à Enora, à Marguerite et aux pouponnes qui l'accompagnaient tour à tour dans ses visites charitables : voulez-vous écarter toujours les contradictions, les échecs dans les relations avec les pauvres ou même avec nos parents et nos amis, c'est vouloir nous ôter devant Dieu tout mérite et toute vertu. Si nous étions invariablement obéis, considérés, chéris, il arriverait bientôt qu'en croyant pratiquer la charité, nous caresserions le père de nos ennemis, l'orgueil. Croyons-nous voir de l'ingratitude chez celui que nous cherchons à soulager, ne nous rebutoons pas pour cela ; demandons nous, pour nous porter à l'in-

dulgence, si nous-mêmes, nous avons toujours été reconnaissants envers le ciel; et rappelons-nous aussi, pour soutenir notre courage, qu'un verre d'eau donné à l'ingrat ne sera pas moins récompensé là-haut que s'il s'agissait du meilleur et du plus reconnaissant des hommes. Faire le plus de bien possible sans chercher à en retirer pour soi aucun avantage d'amour-propre; remettre tranquillement entre les

maines de celui qui peut toutes les œuvres qu'on n'a pu mener soi-même à bonne fin; poursuivre sa route sous le soleil ou la pluie, dans le calme ou dans la tempête, avec la sérénité d'un voyageur certain d'arriver à la maison paternelle, voilà notre devoir en ce monde, et le moyen de n'être jamais abattu, jamais lassé, jamais malheureux. »

HIPPOLYTE VIOLEAU.

IL FAUT FAIRE COMME TOUT LE MONDE

ESQUISSE.

I

- « Adieu, Léontine!
- Ne nous oublie pas!
- Tu nous écriras?
- Tu viendras nous voir? »

Ces adieux, ces recommandations sortaient de la bouche de quelques jeunes pensionnaires de l'institution de....., à Saint-Germain, et s'adressaient à une de leurs compagnes, prête à les quitter. Léontine était déjà appuyée au bras de son père; elle se retourna vers ses amies, debout sur le perron, leur adressa un dernier signe de la main, pendant que quelques larmes roulaient sur ses joues; elle serra tendrement la main de la maîtresse de pension qui l'accompagnait, et monta en voiture. Son père s'assit près d'elle; la voiture roula vers la station du chemin de fer; une heure après, les voyageurs arrivaient à Paris, rue Montaigne, et Léontine était reçue, à l'entrée d'un modeste appartement, par une vieille servante, qui pleura parce qu'elle ressemblait à *madame*; qui l'embrassa comme une chose sainte, la débarrassa de son chapeau, de son chapeau, et la conduisit, avec des mots d'affection dans une salle à manger où deux couverts étaient dressés.

Quand le dîner fut fini, M. de Salve s'assit auprès du feu, car cette soirée d'avril était piquante; il fit venir sa fille auprès de lui, et l'embrassa en la regardant avec une attention triste et tendre. « Mon enfant, lui dit-il, te voilà donc auprès de moi! tu viens prendre dans la maison la place de ta pauvre mère... Tu lui ressembles! elle avait des cheveux cendrés, des yeux bruns comme toi... »

Et son regard s'éleva de sa fille vers un portrait de femme suspendu à la muraille; c'était une douce et gracieuse figure, dont les yeux semblaient s'attacher, caressants et paisibles, sur ceux qui la regardaient. M. de Salve soupira et reprit après un moment de silence : « Nous l'avons perdue trop tôt, pour toi et pour moi. Je ne pourrai pas, avec la meilleure volonté du monde, te diriger comme elle l'aurait fait. Eh bien, mon enfant, à défaut de la voix de ta mère, il te faudra écouter celle du cœur et de la raison. Tu vas, dès demain, te mettre à la tête du ménage. Tu connais ma position? Quoique j'occupe des fonctions assez élevées

au ministère des finances, ces fonctions, comme presque toutes celles qui relèvent de l'État, rapportent plus d'honneurs que de bénéfices; ma petite fortune, celle de ta mère ont été presque entièrement dévorées par des maladies, l'infidélité d'un banquier et les secours que j'ai dû donner à quelques parents tombés dans l'infortune; nous n'avons donc d'autre revenu que les émoluments de ma place, et tu devras, ma chère fille, apprendre la science du ménage pour faire face aux besoins de la vie de Paris et conserver à notre maison un aspect décent, honorable, également éloigné du luxe et de l'indigence. — Mon père, je tâcherai, j'apprendrai, répondit Léontine. La bonne Marie-Rose me sera d'une grande aide. — A coup sûr, c'est une excellente et fidèle domestique, mais il faudra, chère enfant, apprendre à connaître, à juger, à discerner par toi-même, et suppléer, si tu le peux, par la réflexion, à ce qui te manque en fait d'expérience. Du reste, mon enfant, si j'ai pensé à tes devoirs, j'ai pensé aussi à ce qui pourrait t'être agréable. Ta petite chambre est bien arrangée; tu trouveras dans tes armoires un bon trousseau, des robes, que sais-je? J'ai chargé de ces emplettes la femme d'un de mes amis; j'espère qu'elle aura réussi. »

Léontine embrassa son père pour le remercier; il continua : « Je te fais une pension de quatre cents francs par an pour ta toilette; je pense que cela te suffira. — Oh! papa, en doutez-vous? — Non, certes, car je ne doute pas que tu ne sois raisonnable. Tu trouveras aussi des livres dans ta chambre et le piano de ta mère dans le salon. — Papa, nous serons bien heureux ensemble; je ne regretterai pas la pension, quoique ces dames et ces demoiselles fussent bonnes, excellentes pour moi... — A propos, tu retrouveras ici ton amie, Berthe Dapremont; tu pourras la voir souvent; sa mère a eu la bonté de s'offrir pour te servir de chaperon, alors que tu recevras quelque invitation. Nous voyons le même monde, car son mari est, tu le sais, le chef de mon département au ministère. Madame Dapremont est une femme fort estimable. — Et Berthe est si aimable! je serai bien heureuse de la revoir! — Eh bien, mon enfant, voilà quelques éléments de bonheur : une modeste aisance, de bons amis, le goût de l'occupation, il n'en faut pas davantage. Pour moi, je suis fort content de t'avoir auprès de moi; je ne me plaindrai que de ne pas te voir assez, car je

suis accablé de travail. — Nous passerons nos soirées ensemble, papa? — Souvent, mais je n'oserais dire tous les jours. — Je ferai de la musique le soir, si vous le voulez bien? — Je ne demande pas mieux, et si tu veux commencer dès ce soir?... »

Léontine se leva et courut au piano; la soirée s'acheva doucement, et le père et la fille s'endormirent heureux et satisfaits l'un de l'autre.

II

Dès le lendemain, Berthe Dapremont vint voir son amie; mais cette visite d'arrivée était en même temps une visite d'adieu. Berthe et sa mère partaient pour la campagne; elles devaient y passer trois mois; les bains de mer et un voyage aux bords du Rhin complèteraient la saison d'été. Déjà Berthe faisait ses projets pour l'hiver prochain : — Nous sortirons ensemble, nous aurons les mêmes invitations, et toujours, entends-tu, Léontine, la même toilette! on nous prendra pour deux sœurs. Nous nous amuserons bien... Avec maman, d'ailleurs, on s'amuse toujours! elle est si bonne, si indulgente!... Tu verras; j'ai déjà dressé tous mes plans...

Léontine y applaudissait d'avance, et ce fut au milieu des plus riantes projets que les deux jeunes filles se dirent adieu, ou plutôt au revoir jusqu'à l'hiver qui devait les réunir.

Avec l'aide de Marie-Rose, Léontine prit possession de son empire. Elle fit des achats, se mit au courant du prix des denrées, régla le menu des repas et l'ordre des travaux dans ses domaines; elle fit des conserves, des confitures, et s'amusa beaucoup de ces soins domestiques, dont la vigilance et les conseils de la vieille servante lui applanissaient les difficultés. Son père profitait des dimanches et des rares intervalles de loisir que lui laissaient ses travaux pour lui montrer Paris, ses églises, ses monuments, ses musées, et l'été se passa tranquillement, sans laisser de traces, tant ses jours avaient été paisibles et semblables entre eux.

L'hiver revint avec son cortège de jours brumeux et de soirées brillantes : les hirondelles voyageuses rentrèrent au logis, et la première visite de Berthe fut pour Léontine. Mademoiselle de Salve revint sa compagne avec un vif sentiment de joie; indépendamment de l'affection que lui inspirait Berthe, nature aimable et douce, quoique frivole, elle commençait à trouver sa vie un peu triste, un peu monotone. Elle ne voyait presque plus son père qu'aux heures des repas, car les travaux administratifs le retenaient soit au ministère, soit dans son cabinet. Les journées lui paraissaient tristes et les soirées interminables, en dépit des soins de ménage, du piano, de la lecture, de la broderie. M. de Salve le comprit lui-même; sa tendresse pour sa fille était pleine d'indulgence, parfois même de faiblesse, et dans le désir de procurer quelque joie à cette enfant unique, son souci, son trésor, il encouragea de plus en plus sa liaison avec Berthe, et lui permit d'accompagner madame Dapremont et sa fille dans les fêtes auxquelles toutes les trois se trouvaient invitées.

Au commencement de l'hiver, ces fêtes se réduisirent à quelques soirées tout à fait intimes; mais aux derniers jours de décembre, M. de Salve et sa fille, la famille Dapremont reçurent une invitation pour un

grand bal donné par une des femmes les plus distinguées de Paris. C'était une grosse affaire; aussi les jeunes filles se réunirent-elles en comité secret pour en délibérer.

« Que mets-tu? dit Berthe à Léontine. Et d'abord, qu'as-tu? »

— Rien, que des robes de pensionnaire.

— Avec lesquelles tu dansais sur l'herbe, le jour de la fête de *Madame*. C'est trop champêtre. Moi, je compte mettre une robe de tarlatane rose. — Oh! ce sera joli... j'y avais bien pensé aussi pour moi. — Je la ferai faire à volants garnis de petites franges de soie. »

Léontine, à ce mot, devint plus sérieuse. — « Qu'as-tu? lui demanda son amie. A quoi penses-tu? — Je pense que volants et franges doubleront le prix de la robe. — Oui... Eh bien! qu'est-ce que cela fait? — Je n'ai pas beaucoup d'argent, ma bourse est à sec... — Qu'importe? Madame... chez qui nous achèterons nos robes pour les avoir de la même nuance, te fera crédit; elle me connaît bien; la couturière n'enverra son mémoire qu'après la nouvelle année... iras-tu te rendre ridicule pour une misère?... »

Léontine hésitait : « Il faut faire comme tout le monde, reprit Berthe d'un ton doctoral; *l'aimable simplicité* n'est plus de mode; aujourd'hui, on ne peut plus porter une robe sans volants; il faut des ornements, des garnitures; je dirai plus, il faut des bijoux, la mode le veut ainsi, tout le monde se soumet à la mode, et il faut faire comme tout le monde. — Mais songe donc combien tout cela coûtera cher : la robe, les fleurs, les gants, la chaussure! — Quatre-vingts à cent francs, pas plus... — C'est énorme... pour une soirée! — Tu peux aller à moindres frais, dit Berthe en riant. » Et elle se mit à chanter :

« Une robe légère
D'une entière blancheur,
Un chapeau de bergère,
De nos bois une fleur... »

N'as-tu pas là ta robe blanche de la pension? une petite fleur, un ruban, dans tes cheveux bouclés sans art, cela suffira... Va, tu seras charmante, tu feras époque au milieu du monde le plus élégant de Paris. Allons! es-tu décidée? choisis-tu la robe de bergère ou la robe rose?

— Allons acheter la robe rose, puisqu'il le faut! répondit Léontine en souriant à demi.

— Ma femme de chambre est là, elle nous accompagnera, viens! »

Les prévisions de Léontine étaient justes, et la toilette destinée à une seule soirée lui coûta à peu près le quart de sa pension annuelle.

III

Il est difficile de résister au courant du monde lorsqu'on a dix-huit ans, lorsque les écailles ne sont pas encore tombées de nos yeux, lorsque la voix de la raison est étouffée par le besoin de mouvement et de distraction, lorsque le vertige de l'amour-propre nous fascine encore, lorsque l'expérience est nulle et qu'une sage autorité ne la remplace pas auprès de nous. Telle était la situation de Léontine. A son début dans le

monde, elle crut devoir subir ses arrêts, suivre ses coutumes; elle se soumit aveuglément aux leçons de Berthe, qui représentait pour elle la loi et les prophètes, et elle se crut obligée aux exagérations de recherche et de toilette dont son amie lui donnait l'exemple. Au bal, succédèrent les visites de nouvelle année; Léontine avait une toilette de ville, fort modeste, mais fort convenable. Berthe lui persuada qu'il fallait ajouter des volants à la robe de taffetas noir, acheter un pardessus en drap brodé au passé, d'une simplicité toute aristocratique, et faire à un chapeau de velours noir des changements qui en doublèrent le prix. Un second bal eut lieu en janvier; Léontine aurait voulu remettre sa robe rose, mais son amie plaida si bien la cause d'une robe en taffetas blanc, qu'elle gagna son procès. On ne pouvait pas reparaitre deux fois dans la même société avec la même robe; il fallait changer de toilette, et faire enfin comme tout le monde. Léontine se soumit humblement. La robe de taffetas blanc reparut à une grande soirée dansante donnée le lundi gras par madame Dapremont; mais des fleurs nouvelles, des rubans, des blouses, faisaient subir à la toilette une métamorphose entière. Le carême, temps de pénitence, devrait être aussi un temps d'économie; pour les soirées de travail autour d'une table à thé, une toilette modeste suffit, mais Berthe avait la rage des bijoux, et elle l'inocula à son amie. Léontine, à sa sortie de pension, avait reçu un joli bracelet; Berthe décida qu'il lui fallait une broche pareille, que personne ne se passait de cet ornement indispensable. Léontine en avait bien envie: c'est joliment un nœud ou un serpent d'or qui étreint un col ou un ruban. C'est joliment, mais cher; heureusement les orfèvres sont gens bien élevés, et ils font volontiers crédit à une personne connue.

L'hiver s'en allait, l'été vint; adieu les bals et les soirées, mais Berthe restait, et avec elle les promenades, les petites réunions, les mille prétextes nouveaux de dépense. Léontine s'y laissa aller et sans grands remords: un chapeau de paille coûtait si peu, les étoffes d'été se vendaient pour rien, le blanchissage seul était un peu cher, les canezous, les corsages blancs se renouvelaient souvent, mais l'été et la jeunesse ne demandaient-ils pas des toilettes toujours fraîches? Elle se permit encore une autre dépense: Berthe se moquait souvent de l'air solennel de sa chambre, meublée de meubles anciens, mais beaux; pour la rajeunir, Léontine fit mettre au lit et aux fenêtres de jolis rideaux de Perse; les chaises curules de l'empire, les fauteuils d'acajou cachèrent leurs formes un peu raides sous des housses également de Perse; Berthe lui fit présent d'une jolie étagère, qui se couvrit bientôt de babioles sans nom et acheva de donner à la chambre un aspect moderne; des jardinières remplies de fleurs de papier, des corbeilles, des potiches, des coussins, une suspension, œuvres des mains adroites de Léontine, occupèrent son temps et épuisèrent ses deniers, et elle eut la consolation d'avoir une chambre encombrée de riens, il est vrai, mais jolie, originale, et, suprême bonheur, tout à fait à la mode.

Cependant, au milieu de ces satisfactions intimes de toilette et d'ameublement, Léontine semblait parfois un peu triste, car elle sentait qu'elle allait d'un fort bon pas vers un précipice assez laid. Les dettes s'amassaient autour d'elle. Sa pension était dévorée à l'avance, et, pressée par le désir de s'ac-

quitter et par les réclamations instantes, quoique polies encore, de quelques créanciers, elle osa même emprunter au budget du ménage ce qui lui manquait pour ses dépenses particulières; cette indécatesse la faisait souffrir, mais ne l'inquiétait pas, car, pendant quelque temps, elle restituait chaque mois, sur sa pension, avec exactitude, à la caisse de la maison ce qu'elle lui avait dérobé. Mais on ne s'écarte pas du sentier étroit sans inquiétude et sans tristesse, et la préoccupation des dettes, les petits détours auxquels insensiblement elle se vit contrainte, plongèrent Léontine dans une angoisse secrète, d'autant plus amère qu'elle ne pouvait en confier le motif à personne, et qu'elle reculait devant la seule porte de sortie qui lui fût ouverte: — un aven frane adressé à son père.

Celui-ci ne s'apercevait de rien; il apportait dans les choses matérielles de la vie l'ignorance et la distraction familières aux hommes d'étude; il remarquait peu la toilette de sa fille, en qui, d'ailleurs, il avait une confiance entière, et il se bornait quelquefois à lui dire: — Te voilà bien élégante, mon enfant! Léontine souriait et ne disait mot, et le bon père, la voyant presque toujours vêtue de noir ou de blanc, ne soupçonnait guère combien il y avait de variété, et, par conséquent, de dépenses, sous cette uniformité apparente.

Madame Dapremont aurait peut-être vu plus clair, mais la bonne dame avait pour principe de ne se mêler des affaires de personne, et elle pensait que si Léontine faisait de grandes dépenses, c'est que son père le trouvait bon et que leur fortune ne s'y opposait pas. Tout concourait donc à pousser la jeune fille sur cette pente rapide: la confiance de son père, l'exemple de son amie et la voix du monde. Restait la conscience, mais Léontine ne lui donnait que de courtes audiences; elle lui répondait: — Nous arrangerons cela... l'hiver prochain, je ferai peu de dépenses, je payerai mes dettes, je rétablirai l'équilibre.

Elle le croyait sincèrement, mais comment lutter contre le désir de faire comme tout le monde? Léontine n'avait pas assez de fermeté de caractère pour résister à Berthe, lorsque celle-ci, ayant les premiers froids pour complices, lui démontrait, clair comme le jour, que le petit manteau de l'hiver dernier, si simple, si aristocratique, était devenu bien mesquin, et qu'il y aurait grande économie à le remplacer par un châle persan à rayures, chaud, solide, et qui pouvait durer bien des années. Le châle coûtait trois cents francs, mais il était si comme il faut, si distingué! Léontine n'y put résister, elle l'acheta, et, pour la première fois de sa vie, elle fit à son père un honteux mensonge lorsqu'il lui demanda combien coûtait ce châle? — Une centaine de francs, papa.

L'acquisition et le mensonge, la sottise et la faute, pesèrent comme du plomb sur le cœur de la coupable: sa conscience lui dit: — Il est temps encore, avoue ta faute à ton père, ne va pas plus loin dans cette voie; mais elle n'écouta point cet avis salutaire, et elle crut ses torts assez expiés par les inquiétudes qu'ils lui causaient et les pleurs qu'ils lui faisaient répandre. Le nouvel avenir qui s'ouvrait devant elle ne diminuait pas ses angoisses: un jeune homme, qui suivait la même carrière que M. de Salve, avait remarqué Léontine; sa douceur, son air de distinction et de modestie lui avaient plu, et un ami commun avait fait quelques ouvertures; que M. de Salve accueillit avec

joie, car, bien que M. Victor Thellier n'eût pas de fortune et qu'il fût chargé de sa mère et de son aïeule, ses talents lui ouvraient une belle carrière et son caractère garantissait à l'avance le bonheur de sa femme.

Léontine ne fut pas insensible à cette recherche, mais ses préoccupations d'argent jetaient un voile sur les sentiments les plus spontanés et les heures les plus brillantes de la vie d'une jeune fille. L'acquisition du châtea persan avait entièrement détruit l'équilibre de son budget, et le vendeur montrait quelque impatience d'être payé; Léontine tremblait que ses visites, ses réclamations ne fissent découvrir à son père le secret de ses dépenses, et au mois de janvier, ayant entre les mains trois cents francs qui devaient servir à acquitter le loyer, elle les donna au marchand de châles.

Dès ce moment, elle ne connut plus le repos; elle craignait tout, les réclamations du propriétaire, les apostrophes du concierge, les moindres accidents qui pouvaient révéler à son père la fatale vérité; dès ce moment, elle se trouva entraînée dans une voie de mensonges continuels, inévitables. Son père lui demandait: «As-tu payé le loyer? elle composait son visage, et répondait: Oui, papa. — Où est ta quittance? — Je l'ai laissée, je crois, dans ma chambre.» Et elle feignait d'aller la chercher, mentant par la voix, mentant par le geste; couvert d'une rougeur brûlante, son front seul ne mentait pas. Cette situation devint une torture affreuse; l'angoisse, la crainte d'être découverte tenaient Léontine dans la plus cruelle agitation; son cœur battait sans cesse de peur, d'une peur honteuse; la rentrée de son père ne lui causait plus de joie, elle se hâtait de lire dans ses yeux pour voir s'il ne savait rien, et, rassurée un instant, elle retombait bientôt dans sa tristesse; un coup de sonnette la faisait tressaillir, l'entrée imprevue de Marie-Rose, l'arrivée d'une lettre provoquaient ses terreurs; elle connaissait toutes les anxiétés des coupables, et elle n'avait pas la vertu qui rachète les fautes: — la sincérité de l'aveu, garant de la sincérité du repentir; car pour cette vertu, il faut de la force d'âme, et c'était surtout par faiblesse que Léontine avait péché.

Le propriétaire, auquel elle n'avait donné aucune explication pour motiver son retard, écrivit plusieurs lettres de réclamation, polies d'abord, pressantes ensuite. Par un hasard qu'expliquaient, du reste, les longues absences de M. de Salve, ces lettres tombèrent entre les mains de Léontine; elle les lut, les brûla et n'y répondit point.

Un soir des derniers jours de février, elle était seule dans sa chambre, et, assise devant son secrétaire, elle revoyait ses notes, témoignages silencieux de ses folies. Elle venait d'additionner le chiffre total, effrayant pour elle, et qui s'élevait à deux mille francs. La base de cette formidable pyramide était la dette du loyer; venait alors un mémoire de couturière, tout gonflé de passementeries, de boutons, de grelots, qui en élevaient le chiffre; la note du tapissier prouvait que si la toile de Perse coûtait peu, il n'en était pas de même de la main-d'œuvre et des fournitures: quelle formidable nomenclature! *galeries, embrasses, patères, ferrures, pitons, poulies*; total, cent cinquante francs de quincaillerie. L'orfèvre est plus modeste: une broche de soixante francs, or émaillé de vert, re-

présentant une couleuvre, plus un petit bracelet d'argent oxydé, avec les Vertus théologiques, soit quatre-vingt-dix francs. Défilaient alors les troupes légères: mémoires de modiste, de fleuriste, de lingère, de blanchisseuse, de cordonnier, de mercier, et *tutti quanti*, et, tous ensemble, ils atteignaient au chiffre redoutables de 1970 francs. Léontine avait laissé tomber sa plume, et, la tête dans ses mains, elle pleurait avec un découragement voisin du désespoir. «Que faire? se disait-elle; en parler à Berthe? lui emprunter quelque argent? Berthe est si frivole et si moqueuse! je n'oserais jamais! Avouer à mon père, ô mon Dieu! plutôt mourir! Et M. Victor, que dirait-il?...»

Un bruit la tira de sa douloureuse rêverie, la porte de la chambre venait de s'ouvrir. «Léontine!» dit une voix bien connue, mais plus sévère que de coutume. Elle se leva soudain; son père était devant elle. Ils rentrèrent ensemble au salon. M. de Salve paraissait très-agité, ses joues et ses lèvres étaient d'une pâleur mortelle, et ses mains, qui tremblaient convulsivement, tenaient un papier. «Pouvez-vous m'expliquer ceci, Léontine?» dit-il enfin en tendant le papier à sa fille. Elle y jeta un regard rapide, c'était une lettre du directeur du service de M. de Salve, qui annonçait à ce dernier, avec ménagement, qu'un créancier réclamant trois cents francs de loyer échû demandait arrêt sur les appointements de son débiteur. Le directeur sollicitait quelques explications, en annonçant toutefois que, si M. de Salve ne payait immédiatement sa dette, on ne pourrait, d'après les règlements, s'empêcher de faire droit à la demande de son propriétaire. «Encore un coup, m'expliqueras-tu d'où me vient cet affront?» s'écria M. de Salve. Ne t'ai-je pas remis les fonds? N'as-tu pas payé le loyer? Réponds-moi!»

Léontine ne pouvait parler; elle tomba à genoux devant son père en courbant sa tête vers la terre. Il la releva avec impatience. «Parle! je te l'ordonne.»

Elle ne put obéir: tremblante comme un peuplier secoué par l'orage, pâle comme si la mort allait la frapper, elle jetait autour d'elle des regards égarés. L'amour du père l'emporta sur une juste colère: il prit la main de sa fille et lui dit avec bonté: «Je ne te demande qu'un mot, je te pardonnerai, parle!»

Cette voix pleine de douceur pénétra jusqu'à son âme: elle chercha un refuge autour d'elle, et se jeta sur le sein de son père, cacha son visage sur son épaule, en disant à voix basse: «Je vous ai trompé! pardonnez-moi, je dirai tout...»

Elle le regarda avec anxiété; il releva cette tête humiliée, et il reprit avec une extrême douceur: «Je te pardonne, mon enfant. Tu m'as fait aujourd'hui un mal affreux, mais tu ne savais pas ce que tu faisais, je te pardonne, sois-en sûre.»

Il s'assit accablé; Léontine se mit à genoux auprès de lui, et là, sans détour, sans déguisement, elle fit l'aveu complet de ses fautes. M. de Salve l'écouta avec calme, quoiqu'il fût bien pâle, et qu'un œil expérimenté eût pu suivre sur son visage les traces d'un mal qui atteignait déjà les sources de la vie. Il examina les papiers que Léontine lui avait remis, et dit: «Grâces au ciel, demain tout sera payé. J'ai en réserve deux mille francs que je destinai à ton trousseau, ils seront employés à acquitter ceci.»

Léontine pleurait, baisait les mains de son père, et disait: «Je ne savais pas où j'allais... c'est ce fu-

neste amour-propre, le désir de faire comme tout le monde, d'être aussi bien mise, aussi élégante que les autres, dans ces réunions où toutes cherchent à s'éclipser; c'est là ce qui m'a fait perdre les vrais biens.... Mon père, je ne me consolerais jamais du chagrin que je vous ai causé aujourd'hui! »

M. de Salve allait répondre, mais un troisième interlocuteur l'en empêcha : c'était M. Thellier, que Marie-Rose venait d'introduire. Il avait l'air sérieux, et l'agitation de M. de Salve, les larmes de sa fille le troublèrent. « Je suis indiscret, dit-il à demi-voix ; peut-être ferai-je bien, monsieur, de me retirer ? »

Léontine l'arrêta d'un geste; elle alla vers lui et lui dit :

« Vous connaissez, monsieur, l'événement qui nous afflige ? »

— Il est vrai, répondit-il embarrassé, M. le directeur ne me l'a pas caché, et je venais de sa part demander à M. de Salve quelques explications qui ne sauraient être que très-satisfaisantes.

— C'est moi qui vous les donnerai, monsieur ! » dit Léontine avec un élan singulier.

Et aussitôt, en quelques paroles claires et rapides, elle avoua ses fautes, ménageant Berthe et n'accusant qu'elle-même, sans détour et sans faiblesse. Son père ne put l'arrêter, et Victor la regarda avec un respect mêlé de douleur. « Je suis seule coupable ! dit-elle en terminant, dites-le bien, et ne me ménagez pas, si quelqu'un osait accuser mon père ! »

— Mon enfant, dit celui-ci d'une voix faible, viens près de moi ! »

Elle vola vers lui, et le regarda avec une inquiétude mortelle. La pâleur avait disparu : les joues, le front, les yeux de M. de Salve paraissaient injectés de sang, ses regards étaient fixes et ses lèvres remuaient sans articuler aucun son. Victor sonna : « Un bain de pieds et très-chaud ! dit-il à Marie-Rose. — Un médecin, au nom du ciel ! » s'écria Léontine.

Thellier courut et revint bientôt, suivi d'un médecin célèbre. Celui-ci examina le malade de cet œil vigilant et perspicace où les mourants cherchent l'espérance et la vie, mais ce regard devint sombre. — Envoyez chercher des sangsues, mademoiselle, dit-il, et faites préparer des sinapismes. Il tâta encore le poul-

du malade, entr'ouvrit la paupière inerte, et dit : « Monsieur votre père a-t-il éprouvé, depuis peu, une vive émotion ? — Oui, monsieur, répondit Léontine d'une voix étouffée. — Tout s'explique alors. — Vous craignez ? dit Victor à voix basse. — Tout ! »

La nuit se passa en continuelles alarmes et sembla avoir justifié l'arrêt porté par la science; Léontine, élevée au-dessus d'elle-même par l'ardeur de son repentir, aidait par des soins admirables la médication la plus énergique; la vie, près de s'éteindre, vacillante comme la dernière flamme d'une lampe, continua à rester suspendue, et, après vingt-quatre heures de maladie, le médecin donna un léger espoir. Cet espoir se soutint, et lentement, en passant par les multiples phases de la maladie, M. de Salve échappa au péril. Il passa de longs mois dans son lit, dans sa chambre, et lorsqu'il fut enfin déclaré en complète convalescence, sa santé se trouva si ébranlée et ses facultés mentales si affaiblies par ces terribles secousses, qu'il dut se résigner à demander sa retraite.

Léontine se soumit à cet arrêt qui changeait complètement son sort. Elle résolut de renoncer au mariage et de consacrer sa vie à son père infirme, infirme par sa faute, et elle a noblement tenu sa résolution. M. de Salve s'est retiré en province avec sa fille; elle vit n'ayant d'autres consolations que les plus austères devoirs, d'autre avenir que l'isolement et la pauvreté, d'autre joie que la paix de sa conscience, purifiée par le feu de l'épreuve et par les larmes du repentir. Tout le monde la plaint, et pourtant elle se trouve plus heureuse qu'en ces jours de luxe et de misère, de fêtes et d'angoisses, où, sous les dehors du bonheur et d'une richesse empruntée, elle cachait au fond du cœur une faute inavouée, une continuelle terreur et un remords accablant. Tout le monde la plaint, lorsqu'on la voit, conduisant pas à pas son père courbé par les infirmités, et répondant par des mots patients et doux aux questions incohérentes du pauvre vieillard ; on l'enviait peut-être autrefois, lorsqu'elle passait avec Berthe, légère, brillante, parée, et pourtant, elle est aujourd'hui, sinon heureuse, au moins tranquille, car elle est rentrée dans l'ordre et dans la vérité.

ÉVELINE RIBBECOURT.

Énigme Historique.

Fille de France et reine d'Angleterre, j'étais veuve à douze ans d'un mari assassiné; un second mariage me fit duchesse d'Orléans; une mort prématurée me

prépara à la douleur de voir captif l'époux que j'aimais... Quel est mon nom ?

VIEUX LIVRES, JEUNES FLEURS.

Je suis seul et chez moi, je suis heureux et libre ;
Le doux soleil de mai vient me dire : « Bonjour ! »
Sous la main du printemps, comme un luth, mon cœur vibre ;
Mon âme s'illumine aux splendeurs d'un beau jour.
Soyez béni, mon Dieu ! vous me faites renaitre,
Vous chassez de mon front les anciennes pâleurs ;
Aux murs de ma cellule, aux bords de ma fenêtre,
Tout ce que j'aime est là : vieux livres, jeunes fleurs.

Ce sont des amis sûrs, des compagnes fidèles ;
On dirait que vers moi se tourne leur regard :
« Il a dormi longtemps, » murmurent-ils ; mais elles :
« Oh ! ne le grondez pas, il a veillé si tard ! »
Ma chambre autour de moi semble un Eden qui s'ouvre,
J'entends causer entre eux mes frères et mes sœurs ;
Je ne changerais pas mon taudis contre un Louvre...
Tout ce que j'aime est là : vieux livres, jeunes fleurs.

De l'ennui, près de vous, j'ignore l'amertume,
Vous qui parlez si bien, livres silencieux ;
Ce parchemin jauni, votre pauvre costume,
Plus qu'un beau maroquin m'est cher et précieux.
Vous, fleurs, trésor chéri du pauvre anachorète,
Je comprends votre langue aux intimes douceurs,
Et mon cœur sait répondre à votre voix discrète...
Tout ce que j'aime est là : vieux livres, jeunes fleurs.

Oui, les hommes sont laids, mais leurs œuvres sont belles ;
Les hommes sont méchants, mais leurs livres sont bons :
Les corps ne sont plus là... les âmes immortelles
Restent seules, dardant leurs célestes rayons.
Les fleurs aussi, les fleurs, sur leur tige enchaînées,
Sont des anges fixés auprès de nos douleurs ;
Des vierges de la terre elles sont les aînées...
Tout ce que j'aime est là : vieux livres, jeunes fleurs.

D'une double moisson je remplis ma corbeille ;
Aux frivoles plaisirs j'ai dit un long adieu :
Les livres sont des fleurs, et moi j'en suis l'abeille ;
Les fleurs sont à leur tour les livres du bon Dieu.
Voilà mes confidents, je n'en connais pas d'autres ;
Mes instincts avec eux redeviennent meilleurs :
Pour le beau, pour le bien, ce sont mes seuls apôtres...
Tout ce que j'aime est là : vieux livres, jeunes fleurs.

Ces vieux livres, tombeaux où dort l'intelligence,
Des siècles écoulés gardent le souvenir ;
Ces jeunes fleurs, brillant des couleurs de l'enfance,
Sont autant de miroirs qui montrent l'avenir.
Le présent est si triste !... Hélas ! il nous oppresse,
Comme un ciel gros d'orage il pèse sur nos cœurs ;
Oh ! parlez-moi longtemps, oh ! parlez-moi sans cesse
De passé, d'avenir... vieux livres, jeunes fleurs !

JOSEPH BOULMIER.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 9.

Sachant qu'il se trouve parmi nos abonnées un grand nombre de petites mains et aussi beaucoup de talents naissants, nous avons consacré en partie ce catalogue à l'énumération d'une longue liste de morceaux faciles et variés. Nous pensons qu'il sera plus agréable à nos jeunes virtuoses de n'avoir pas à feuilleter plusieurs numéros pour en extraire les œuvres qui s'adaptent le mieux à leurs petits doigts, et qu'en jetant un coup d'œil sur ce

seul catalogue, elles trouveront amplement de quoi satisfaire l'ardeur musicale la plus exigeante. Nous sommes heureux de faire remarquer que la quantité de ces morceaux ne nuit en rien à leur valeur, et que les noms de Leduc, Lecarpentier, Strauss, Delille, Rosellen, y figurent tour à tour, ne laissant plus que l'embarras de choisir.

C'est à l'éditeur Paré que nous devons cette charmante collection.

ÉDUCATION MUSICALE.

Nous avons promis à nos lectrices la bibliographie des célébrités musicales de notre époque. Nous leur parlerons aujourd'hui de Lablache, cet admirable chanteur dont le souvenir est encore palpitant dans la mémoire de tous les dilettanti.

Louis Lablache, âgé de cinquante-neuf ans, né à Naples, était fils de Nicolas Lablache, négociant français que des malheurs successifs auxquels la révolution parthénopéenne ne fut pas étrangère, ruinèrent complètement. Joseph-Napoléon, voulant réparer les torts de la fortune envers un sujet français, plaça le fils de Nicolas Lablache, qui annonçait de grandes dispositions pour la musique, au Conservatoire, dit la *Pietà de Turchini*, aujourd'hui *San-Sebastiano*.

Le jeune Lablache étudia à la fois la musique instrumentale et la musique vocale; il s'essaya sur plusieurs instruments à cordes, et fit preuve dans mille circonstances de sa grande facilité : l'élève qui s'était chargé de jouer de la contre-basse dans un concert étant tombé malade, Lablache, qui n'avait jamais touché cet instrument, s'offrit pour remplacer son camarade; et, pendant trois jours qui précédèrent l'examen, il étudia avec tant d'assiduité et d'ardeur, qu'il parvint à exécuter sa partie avec le plus grand succès. Une maladie de quarante-deux jours fut la conséquence de ce tour de force.

Très-jeune encore, Lablache éprouvait le désir de paraître sur la scène; cinq fois de suite il s'enfuit du Conservatoire pour essayer de se faire engager sur quelque théâtre de Naples, mais inutilement. Les directeurs des théâtres des Deux-Siciles sont sujets à une amende et condamnés à fermer leur salle s'ils engagent des jeunes gens qui n'ont pas achevé leur temps au Conservatoire. Les escapades de Lablache profitèrent cependant à ses jeunes camarades, à ses successeurs et à l'art en général; une petite salle fut

construite dans l'intérieur de l'établissement, et là s'essayaient non-seulement les chanteurs, mais les compositeurs qui annonçaient des dispositions. Dès cet instant Lablache ne songea plus à fuir.

A dix-sept ans, Lablache sortit du Conservatoire, et fut engagé immédiatement au théâtre *San-Carlino* pour remplir l'emploi de *buffo-napoletano*, qui parle et chante l'idiome du pays. Cinq mois après, il était marié à l'une des filles du célèbre comique italien Pinotti; par les relations de sa nouvelle famille, Lablache obtint un engagement de *buffo-napolitain* à Messine, et bientôt, abandonnant son idiome natal, un emploi de *buffo-cantante* au grand théâtre de Palerme, où il débuta dans l'opéra de Pavesi, *Ser Marc-Antonio*.

Après cinq années de séjour à Palerme, le directeur du théâtre de Milan, l'ayant entendu, fut frappé de ce rare talent, et s'empressa de l'engager pour la Scala, où il parut bientôt dans le *Dandini de Cenerentola*, et dans l'*Etisa e Claudio*, que Mercadante écrivit pour lui. Il parcourut ensuite toutes les villes d'Italie avec un égal succès, et chanta pour la première fois, à Turin, le rôle difficile d'Uberto dans l'*Agnese de Paër*.

En 1824, il se fit entendre sur le théâtre de Vienne, et son apparition fut le sujet de toutes les conversations aux réunions de la ville et aux cercles de la cour. Une circonstance servit à prouver toute la puissance et la flexibilité de son talent; il joua dans quatre soirées successives *Figaro*, *Assur*, *Don Geronimo* et *Uberto*, personnages d'un caractère tout à fait opposé.

L'enthousiasme fut porté au comble : Ferdinand I^{er} le fit appeler, et après l'avoir complimenté, le nomma chanteur de la chapelle et de la chambre, et lui accorda une pension sur sa cassette. Une médaille à

l'effigie de Lablache fut frappée à Vienne, avec cette inscription composée par le marquis Gargallo, célèbre Sicilien, traducteur d'Horace : *Actione Roscio, Jopi cantu comparandus, utraque lauru conserta ambobus major.*

Il quitta Vienne pour se rendre à Naples, qu'il revoyait pour la première fois depuis les débuts de sa jeunesse; il soutint avec éclat, dans son pays natal, la réputation qu'il s'était acquise pendant ses voyages.

En avril 1829, il fut engagé au grand théâtre de Londres, et après y avoir passé six mois, il vint débiter, en octobre de la même année, au Théâtre-Italien de Paris. Les Anglais et les Français ont sanctionné le jugement flatteur que les Italiens et les Allemands ont porté du talent remarquable de Lablache. Son apparition à Paris a surtout fait époque.

Lablache, d'une stature élevée, d'une figure belle et noble, avec des manières aisées, est également bien placé dans l'opéra buffa et dans l'opéra seria. Il est à la fois comédien habile et chanteur excellent. Sa voix, juste, pleine, sonore, est flexible et agréable; elle est surtout extraordinaire par son *re*, qui vibre avec une force surprenante. Lablache est aussi remarquable

par l'exactitude qu'il s'attache à mettre dans ses costumes historiques; Henri d'Anna Bolena et Giorgio des Puritains peuvent servir d'exemple. Les qualités du comédien n'excluent point chez Lablache les vertus de l'homme privé. Homme d'esprit, plein de tact, sa vie est remplie de traits de générosité et de grandeur d'âme : jamais un de ses compatriotes malheureux ne s'est adressé à lui sans avoir été consolé et secouru.

A l'étranger, le célèbre buffo a su se faire remarquer par des actes d'humanité : Lablache, dont l'excellent cœur est passé en proverbe, traversait à Londres la rue de Paris, lorsqu'il vit un pauvre diable de musicien ambulant qui se démenait de son mieux pour gagner quelques pièces de monnaie, ce à quoi il n'avait probablement guère réussi, car des larmes coulaient sur ses joues et son attitude était celle d'un homme au désespoir. Lablache s'émut, lui prit le violon des mains, et, s'accompagnant lui-même, fit résonner la rue de son puissant organe. Alors la foule accourut comme on pense bien, et la recette du musicien ambulant fut de nature à le consoler de sa misère!

MARIE LASSAVEUR.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

POTAGE A LA PURÉE DE TOMATES. — Prenez quarante tomates, brisez-les en deux ou trois morceaux, ôtez les pépins; émincez une livre de jambon salé, quatre oignons, persil, un clou de girofle; peu de sel à cause du jambon. Ajoutez un quart de bon beurre, et mettez dans une casserole les tomates, le jambon, le beurre, les oignons et les épices. Faites cuire doucement et ajoutez un peu de pain, afin de donner du corps à la purée. Quand les tomates sont cuites, passez au tamis, mettez la purée au feu, mouillez-la de bouillon et ajoutez-y des pâtes d'Italie.

PÂTES DE FRUITS.

PÂTE D'ABRICOTS. — Prenez des abricots très-mûrs, ôtez-en les noyaux, divisez-les en morceaux et mettez-les dans une bassine avec un peu d'eau. Faites cuire en écrasant le fruit, versez-le ensuite sur un tamis et faites passer la pulpe du fruit à travers le crin. Remettez dans la bassine et faites réduire au feu de moitié. Pesez le fruit et faites cuire au *gros bouilli* un poids de sucre égal à celui de la marmelade. —

Mêlez les deux substances et remuez soigneusement jusqu'à cuisson entière de la pâte. Retirez-la du feu, formez-en des petits pains ronds ou carrés, et faites sécher dans un four très-doux. Vingt-quatre heures après, saupoudrez la pâte de sucre fin, faites sécher de nouveau et conservez cette pâte dans des boîtes placées en un lieu sec.

La pâte de *pêcher*, celle de *reine-Claude* se préparent de la même manière; pour la pâte de *pommes*, il faut peler le fruit, en ôter les cœurs, recouvrir la bassine jusqu'à ce que le fruit soit tombé en marmelade, découvrir ensuite pour opérer la réduction.

Pour la **PÂTE DE COINGS**, faites blanchir préalablement le fruit, le sucre cuit à la plume; un seul bouillon est suffisant après son mélange avec le fruit.

RECETTE POUR NETTOYER LES THÉIÈRES EN MÉTAL BRITANNIQUE. — Frottez la théière en dehors avec un morceau de drap légèrement humecté d'huile d'olive; puis, lavez-la bien avec de l'eau de savon; quand elle sera sèche, frottez-la avec une peau de chamois et un peu de blanc d'Espagne.

Correspondance.

Toutes nos amies sont encore dispersées ; je suis seule en face de cette immense planche dont je dois te donner l'explication ; aussi j'ai bien à lutter contre moi-même, je l'avoue, pour ne pas m'abandonner au découragement, et j'ai hâte de pouvoir dire comme l'abbé de Vertot : *Mon siège est fait*. Mais commençons-le d'abord, car, qui veut la fin, doit vouloir aussi... le commencement. Mettons-nous donc bien vite à l'ouvrage, et regarde avec moi le numéro 1.

1, Ce numéro te dit d'avance que c'est un mouchoir, car tu n'es pas sans avoir remarqué que notre planche commence invariablement par cet objet utile ; il nous en faut, du reste, une telle quantité que l'on ne saurait trop en broder, puisque chaque genre de toilette exige un mouchoir différent, depuis le mouchoir simplement encadré d'une vignette jusqu'à celui des grandes toilettes, et c'est ce que je t'offre aujourd'hui. Ce dessin est d'une richesse excessive, mais les difficultés d'exécution ne sont pas tellement grandes que tu ne puisses les vaincre avec succès, j'en suis presque sûre ; et puis il faut bien que tu t'exerces à faire le plumetis, puisque dans le moment c'est à peu près la seule broderie en faveur. Commence-le donc bien vite, et si tu as quelque peu de persévérance, ce mouchoir sera le plus joli ornement de tes premières toilettes de cet hiver. — Les jours sont indiqués par des points ou par de petites croix ; la lettre J, placée dans l'écusson et qui se trouve encadrée par des œillets ombrés, se fait aussi au plumetis.

2, 3 et 4, GARNITURE, COL et ENTRE-DEUX : plumetis, œillets ombrés et festons dans le bord ; les œillets ordinaires qui remplissent les feuilles pourraient être remplacés par des pois, à moins que tu ne craignes que cela ne soit trop lourd, ce qui pourrait bien être.

5, ÉCUSSON renfermant le nom de *Marie* ; plumetis et feston.

6, COURONNE, plumetis.

7, ÉCUSSON avec les lettres S. B., elles peuvent être faites au plumetis ou au feston et le reste au plumetis, avec jours dans le cœur des fleurs.

8, M. E., enlacés ; plumetis et feston feuille de rose.

9, *Eugénie*, plumetis fendu.

Ici finit la petite édition.

10, MOITIÉ D'UNE MANCHE BOUILLON dont tu peux juger l'effet au numéro 52, côté verso de la planche.

Lorsque tu auras brodé au plumetis, guipure et feston, un bouillonné, le double plus large que celui que je t'envoie, tu devras t'occuper de la monture : pour cela, tu achèteras une demi-pièce de ruban de satin numéro 5 ; je laisse la couleur à ton choix, car elle est soumise à la nuance de la robe que ces man-

ches doivent accompagner ; ce ruban de satin, tu commenceras par le passer d'abord dans la longueur sous la bande en guipure où il doit former transparent, le faisant passer alternativement sous la broderie et par-dessus les trois petites raies qui forment triangle. Tu dois te souvenir que, dans un temps, nous avons déjà donné des rubans disposés un peu dans ce style ; tous ceux placés en long une fois enfilés, tu poseras les autres en travers, laissant ressortir aussi le ruban sous les trois doubles brides du feston : entre la distance de chaque raie de guipure, la mousseline doit être froncée, jusqu'à ce que la circonférence de la manche soit dans chaque partie juste à la grosseur du bras. Le ruban du poignet se termine par un nœud à petits bouts flottants ; je ne puis te dire combien cette manche, la primeur du jour, est remplie de grâce et d'élégance : pour la saison dans laquelle nous entrons, cela vaut mieux que toutes ces manches fort jolies sans doute, mais qui, laissant plus ou moins le bras à découvert, ne peuvent que faiblement nous garantir du froid.

11, PETITE GARNITURE guipure pouvant servir pour objets de layettes et de trousseaux.

12, GARNITURE pour taies d'oreillers très-simples, œillets ombrés et plumetis.

13 et 14, MANCHETTE ET COL. Ceci est encore une jolie petite nouveauté que l'on fait sur de la mousseline très-claire ou sur de l'organdi, ce qui vaut mieux encore ; tout le grillage est formé par une soutache en coton extrêmement fine ; dans le milieu de ce grillage et à chaque angle du carreau se trouve un pois brodé au plumetis ; pour faire cet ouvrage tu monteras ton col comme si tu voulais le broder, puis tu disposeras les soutaches, les bâtissant d'abord, les retenant ensuite simplement par le pois brodé ; le bord est terminé par un feston feuille de rose. Ce même genre et ce dessin peuvent aussi servir pour col de deuil, remplaçant alors la mousseline ou l'organdi par du crêpe que l'on mettrait double, la soutache de coton par une soutache de soie, et enfin, les pois en soie seraient aussi au plumetis ; quelques personnes, au lieu de broder des pois, mettent une perle de jais, mais je trouve cela de trop mauvais goût pour t'en donner le conseil. Des soutaches noires sur du crêpe blanc feraient aussi très-bien.

15, ÉCUSSON avec les lettres P. B., feston feuille de rose, plumetis et feston.

16 et 17, R. N., plumetis.

18, 19 et 20, DEVANT, DOS ET GARNITURE DE MANCHE pour une chemise de jour. Ce dessin à grand effet peut, si tu le préfères, être fait complètement au feston ; cependant les fleurs exécutées au plumetis produiraient, comme bien tu penses, un ensemble plus léger et plus élégant ; dans le milieu des feuilles sont

des œillets, broderie anglaise. Le devant de la pièce doit être piqué et fermé par trois boutonnières ; les manches, rondes, de forme ordinaire, sont terminées par la garniture du numéro 20.

21, BAS DE JUPON, plumetis, feston et jour. Ce dessin doit être placé au bord et non au-dessus d'un ourlet.

22, autre BAS DE JUPON, également plumetis et feston ; aux endroits pointillés tu placeras un petit entre-deux de valencienne, ou une bande de tulle crêpe.

23, DESSIN pour broder au passé sur le bord d'une robe de taffetas à deux jupes, couleur sur couleur ou d'un autre ton, ou même suivant l'emploi, d'une couleur tranchante. Tout l'été, et même depuis longtemps, on a tellement usé et abusé des volants, que nos premières couturières et nos grandes élégantes ne vont plus les employer que très-discrètement ; et si l'on en croit certains bruits, les doubles jupes et les ornements de côté ou disposés en tablier l'emporteraient sur les volants ; mais pour t'assurer le fait, j'attends que la mode ait proclamé plus hautement son arrêt. Toujours est-il que tu ne risquerais rien de broder ce dessin en cordonnet noir, par exemple, sur taffetas bleu bluet : pour dîner ou pour petite soirée de huitaine, cela te ferait, avec un corsage assorti, une délicieuse toilette.

24, BAS DE JUPON, plumetis et feston. Cela ferait aussi une garniture pouvant servir à différents emplois.

25, ENTRE-DEUX guipure et plumetis, pour poignets de manches et brandebourgs de robes d'enfants.

26, O., plumetis et œillets.

27, M. O., plumetis.

28, L. A., feston feuille de rose.

29, Rosa, plumetis.

30, Elisa, œillets ou pois.

31, H. C., plumetis.

32, N. L., plumetis.

33, E. M., plumetis.

34 et 35, DESSIN VITRAUX, POUR ÉTOLE. Les couleurs sont indiquées sur la moitié du dessin, que l'on fait à teintes plates sur canevas : voici ce dessin tel que je l'ai vu exécuté chez madame Marie Soudant, et tu sais que pour toutes ces choses-là nous n'avons qu'à suivre l'impulsion que son bon goût nous donne ; cette étole était faite sur un canevas assez fin ; toutes les couleurs étaient reproduites par des perles se détachant sur un fond blanc en soie d'Alger. C'est à mon avis la plus jolie chose de ce genre que tu puisses offrir au curé de ton village, qui, j'espère, appréciera cet ouvrage.

36, TAPISSERIE par signes, représentant un bouquet de fraises, et pouvant servir pour dessus de guéridon, de pouff, coussins de canapé et une foule d'autres objets que je ne saurais énumérer ici. A propos de tapisserie, ou plutôt de laines, puisque c'est d'un tricot que je veux te parler, je ne sais si tu as été à même d'admirer par tes propres yeux ou si la Renommée aux cent mille bouches a amené jusqu'à toi la découverte de ces nouveaux pelotons de laine à l'aide desquels, et sans même s'en être douté, on voit s'épanouir sous ses doigts les plus jolis bouquets de fleurs, que l'on aurait peut-être bien imparfaitement réussis après les plus belles combinaisons de dessin et de nuance. Mais comment cela peut-il se faire ? dois-tu dire. Eh ! mon Dieu, le moyen est simple : on va chez le marchand,

qui vous montre sur papier, soit un bouquet, soit un semé de fleurs ou toute autre chose, et lorsqu'on a fait son choix, on vous donne un peloton où toutes les couleurs sont combinées de manière à reproduire le dessin choisi ; on vous dit le nombre de mailles que vous devez mettre, la grosseur des aiguilles ; après quoi on ne s'occupe pas plus de la chose que si l'on faisait une jarretière, car la maille de ce tricot n'est pas plus compliquée que ça : toujours maille unie et toujours à l'endroit. C'est une découverte superbe, n'est-ce pas ? Oui, mais chaque médaille a son revers, et le revers de celle-ci se trouve dans le prix. Pour un dessus de guéridon, il faut un peloton de 20 francs ; pour un coussin, 10 francs. Il est vrai que lorsqu'on songe à toutes les combinaisons ingénieuses qu'il a fallu faire pour en arriver là, cela ne paraît plus trop cher.

37 et 38, DESSINS POUR CROCHET OU POUR FILET CARRÉ, pouvant servir, suivant la grosseur du coton, pour dessus de pelote, serviette à thé et enfin voile de Voltaire.

39, FICHU dans le genre du fichu Marie-Antoinette, se mettant aussi sur les robes décolletées. Celui-ci est composé de bouillonnés disposés horizontalement sur la poitrine et verticalement sur les épaules ; entre chaque bouillonné sont des entre-deux de mousseline brodée ; tout autour, deux rangs de garniture également brodée ; une beaucoup plus basse borde le décolleté, deux nœuds à bouts chinois ferment ce fichu au bas de la taille. Tu vois que pour toi l'exécution de ce modèle est des plus faciles, et dans maintes occasions, je crois que ce fichu te sera fort utile.

40, CROQUIS D'UNE CAMISOLE dont nous allons trouver le dessin et le patron un peu plus loin.

41, MANO-CARTES EVENTAIL.

42, BONNET composé de valencienne et de coques de velours accompagnées de traines également en velours.

43, PORTE-MONTRE représentant un volubilis : cet ouvrage se fait sur carcasse et se recouvre de chenilles nuancées, changeant de ton à chaque pétale.

44, CROQUIS d'une bourse turque : les croissants indiquent d'ailleurs assez son origine. Ce genre de bourse se fait le plus généralement en cuir de Russie avec ornements très-légers en soie brodée au passé, ou bien encore au crochet comme celle-ci. Parmi tes petits dessins, tu peux en choisir un s'adaptant à cette forme, pour laquelle tu n'as qu'à suivre le modèle, car il est de grandeur naturelle ; ces bourses se vendent 10 fr.

45 à 51, PATRON ET DESSIN DE LA CAMISOLE. Ce modèle d'une forme excellente m'étant heureusement tombé sous la main, j'ai tout de suite songé à toi, car il est simple et commode ; les devants, ainsi que te l'indique le n° 40, sont plissés à petits plis ; il y a d'abord un ourlet de quatre centimètres, puis trois petits plis, puis la guirlande dont le dessin est des plus faciles ; après cela plusieurs rangées de plis, suivant la largeur des épaules ; dans le haut de la poitrine ces plis sont retenus par le bracelet qui se trouve au n° 51 et que tu disposeras sur le devant aux lettres C D. Le dos est uni sans coulisses ; elles ne sont plus de mode. Après avoir cousu l'épaulette, tu la recouvriras par l'entre-deux du n° 50 ; ce même entre-deux servira pour le bas des manches, qui sera terminé par la gar-

niture du n° 49, laquelle, légèrement froncée, entourera le col du n° 45.

52, Effet du bouillonné tout monté, dont le dessin se trouve au n° 10 du côté recto de la planche.

53, CHEMISE figurant pèlerine, pour robe décolletée, composée de bouillonnés et d'entre-deux de valencienne; les manches sont également formées par des bouillonnés et ornées de rubans.

54 et 55, ALPHABETS, GRAND et PETIT, que tu peux broder au plumetis avec mélange d'œillets ou de pois.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune femme. — Robe de gros de Tours, jupe unie, corsage sans basques, orné d'une berthe pèlerine; manches à gros plis plats surmontées d'un petit jockey; ces manches ont une très-jolie forme, et je me propose, non pas le mois prochain, car le numéro est déjà complet, mais en novembre, de l'envoyer le croquis et le patron de cette manche. Sur cette robe est un châle en cachemire, recouvert aux pointes par une légère broderie en velours zéro: au bord sont deux rangs de guipure de Gênes; chapeau de paille d'aloes orné de fleurs et de rubans.

Toilette de jeune fille. — Robe de taffetas ayant au bord des volants, ainsi qu'au corsage et aux manches une garniture formée par des velours n° 3; des galons de fantaisie pourraient remplacer les velours; mais, malgré le grand abus que l'on fait du velours, il a toujours la préférence, et il la mérite.

Eh bien! qu'en dis-tu? mon siège a-t-il été lestement expédié? Si lestement, que j'en ai quelque remords, et pour apaiser les cris de ma conscience, je me condamne à te donner l'explication du tricot guipure; cette petite pénitence, d'une heure au moins, en serait une aussi pour toi, si tu devais absolument me lire, mais tu ne jetteras les yeux sur ce pêle-mêle de mailles rétrécies, jetées et surjetées, qu'autant que tu auras la fantaisie d'étudier un tricot que tu ne connais pas.

TRICOT GUIPURE POUVANT SERVIR POUR COUVRE-PIEDS, DESSUS D'ÉDREDON ET FOND DE RIDEAU.

Monte un nombre de mailles divisées par 16 et une de plus pour la lisière.

1^{er} TOUR. — 1 maille unie, X 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, X retourne au signe et finis par 1 unie.

2^{me} TOUR. — A l'envers.

3^{me} TOUR. — 1 maille rétrécie, X 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 3 mailles ensemble, X reviens au signe, finis par 1 jetée et 1 rétrécie.

4^{me} TOUR. — A l'envers.

5^{me} TOUR. — 1 maille unie, X 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, X retourne au signe, et finis par 1 unie.

6^{me} TOUR. — A l'envers.

7^{me} TOUR. — 1 maille rétrécie, X 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 je-

tée, 3 mailles ensemble, X retourne au signe, finis par 1 jetée et 1 rétrécie.

8^{me} TOUR. — A l'envers.

9^{me} TOUR. — 1 maille unie, X 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, X reviens au signe, et finis par 1 unie.

10^{me} TOUR. — A l'envers.

11^{me} TOUR. — 1 maille rétrécie, X 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 7 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 mailles ensemble, X reviens au signe, finis par 1 jetée et 1 rétrécie.

12^{me} TOUR. — A l'envers.

13^{me} TOUR. — 2 mailles unies, X 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, X reviens au signe, et finis par 1 jetée et 2 unies.

14^{me} TOUR. — A l'envers.

15^{me} TOUR. — 3 mailles unies, X 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, X retourne au signe, finis par 1 jetée et 3 unies.

16^{me} TOUR. — A l'envers.

17^{me} TOUR. — 2 mailles unies, X 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 3 mailles ensemble, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, X reviens au signe, finis par 1 jetée et 2 unies.

18^{me} TOUR. — A l'envers.

19^{me} TOUR. — 3 mailles unies, X 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, X reviens au signe, finis par 1 jetée et 3 unies.

20^{me} TOUR. — A l'envers.

21^{me} TOUR. — 2 mailles unies, X 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, X reviens au signe, finis par 1 jetée et 2 unies.

22^{me} TOUR. — A l'envers.

23^{me} TOUR. — 3 mailles unies, X 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 3 mailles ensemble, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, X reviens au signe, finis par 1 jetée et 3 unies.

24^{me} TOUR. — A l'envers.

25^{me} TOUR. — 2 mailles unies, X 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée; 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, X retourne au signe, finis par 1 jetée et 2 unies.

26^{me} TOUR. — A l'envers.

27^{me} TOUR. — 3 mailles unies, X 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 3 mailles ensemble, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, X retourne au signe, finis par 1 jetée, et 3 unies.

28^{me} TOUR. —

29^{me} TOUR. — 4 mailles unies, X 1 jetée, 1 rétrécie surjetée; 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, X reviens au signe, finis par 1 jetée et 4 unies.

- 30^{me} TOUR. — A l'envers.
- 31^{me} TOUR. — 2 mailles unies, X 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 3 mailles ensemble, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 3 unies, X reviens au signe, finis par 1 jetée et 2 unies.
- 32^{me} TOUR. — A l'envers.
- 33^{me} TOUR. — 3 mailles unies, X 1 jetée, 1 rétrécie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 5 unies, X reviens au signe, et finis par 1 jetée et 3 unies.
- 34^{me} TOUR. A l'envers.
- 35^{me} TOUR. — 4 mailles unies, X 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 mailles ensemble, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 7 unies, X reviens au signe, finis par 1 jetée et 4 unies.
- 36^{me} TOUR. — A l'envers.
- 37^{me} TOUR. — 2 mailles unies, X 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, X reviens au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie et 2 unies.
- 38^{me} TOUR. — A l'envers.
- 39^{me} TOUR. — 1 maille unie, X 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, X reviens au signe, finis par 1 rétrécie et 1 unie.
- 40^{me} TOUR. — A l'envers.
- 41^{me} TOUR. — 1 maille rétrécie, X 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 jetée, 3 mailles ensemble, X reviens au signe, finis par 1 jetée et 1 rétrécie.
- 42^{me} TOUR. — A l'envers.
- 43^{me} TOUR. — 2 mailles unies, X 1 rétrécie, 1 jetée,

1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies, X reviens au signe, finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée et 2 unies.

44^{me} TOUR. — A l'envers.

45^{me} TOUR. — 1 maille unie, X 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, X reviens au signe, finis par le dernier signe.

46^{me} TOUR. — A l'envers.

47^{me} TOUR. — 2 mailles unies, X 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, une rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 3 mailles ensemble, 1 jetée, X retourne au signe, et finis par 1 jetée, 1 rétrécie et 2 unies.

Recommence au premier tour.

Enfin, crois-tu que ma conscience ait quelques droits d'être plus calme maintenant? c'est bien aux dépens de ma pauvre tête, je t'assure, tant il faut d'efforts d'attention pour ne pas se perdre au milieu de ce dédale!

Resterait l'explication du rébus, s'il en demandait une, mais il parle assez de lui-même, et ce n'est pas la première fois en ta vie que tu as rencontré *la PELLE qui se moque du Fourgon*.

Tu recevras avec ce numéro un morceau de papier absolument semblable au premier pour la forme et le barbouillage, c'est la continuation de la charade d'août, dont tu n'auras le *dernier* qu'en octobre; connaissant alors *mon premier*, *mon second* et *mon dernier*, il ne se peut que tu ne devines ce à quoi est destiné *mon entier*.

ÉPHÉMÉRIDES.

14 Septembre 1608. — Naissance de mademoiselle de Lamoignon.

Madeleine de Lamoignon, d'une ancienne famille parlementaire, se distingua parmi ces femmes d'élite qui, au dix-septième siècle, répandirent leurs bienfaits et leur charité sur la France. Elle puisa dans la maison paternelle les premiers exemples de cette bienfaisance qui devait occuper et illustrer sa vie. Jamais on n'aima plus tendrement les pauvres, les malades, les délaissés; dès sa jeunesse, elle se priva tout à fait du superflu et souvent du nécessaire pour multiplier ses aumônes; elle donnait son argent, elle donnait ses soins, son temps, sa personne. Sa rare intelligence n'était employée qu'au service des misérables. Ses hautes relations, son crédit, l'estime que Anne d'Autriche et Louis XIV avaient pour elle, elle faisait tout servir au succès de ses bonnes œuvres. Elle seconda de sa fortune et de ses démarches toutes les saintes entreprises de Vincent de Paul; les enfants trouvés, les populations affamées de la Lorraine, les malades de l'Hôtel-Dieu, les pauvres émigrants français au Canada, les captifs d'Alger, eurent part à ses largesses, et les écrivains du temps assurent que lors-

que la famine et les maladies contagieuses désolaient plusieurs provinces en France, mademoiselle de Lamoignon sauva la vie à plus de cent mille personnes qui auraient péri faute de secours! Tout pauvre était adopté par elle; toute misère la trouvait disposée à lui venir en aide, et jusqu'à la fin de sa vie, elle allait chercher dans les greniers les malades, les vieillards qui ne pouvaient venir vers elle. Ses revenus ne suffisant pas à ses aumônes, elle vendit sa garde-robe, ses meubles, son argenterie. Elle mourut à un âge avancé, en 1687, après une vie toute dévouée au service du prochain. Boileau a fait les vers suivants pour le portrait de cette sainte et généreuse femme :

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille,

Cette admirable et sainte fille,

En tous lieux signala son humble piété;

Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté,

Fit ressentir l'effet de ses soins secourables,

Et, jour et nuit, pour Dieu, pleine d'activité,

Consuma son repos, ses biens et sa santé

A soulager les maux de tous les misérables.

Mosaïque.

La tristesse est un dard qu'on porte toujours dans l'âme; il faut tâcher de ne pas s'appuyer du côté où il se trouve, sans essayer de l'arracher jamais. C'est le javelot de Mantinée enfoncé dans la poitrine d'E-paminondas; on ne l'enlève qu'en mourant et en entrant dans l'éternité.

LE P. LACORDAIRE.

Que les femmes s'occupent du travail des mains à quelque ouvrage bon et utile, pour avoir de quoi donner à ceux qui sont dans l'indigence.

SAINT PAUL.

Cherchez un peuple qui n'ait point d'autel, et soyez sûr, si vous le trouvez, qu'il ne diffère pas beaucoup des bêtes brutes.

DAVID HUME.

L'esprit est le sel de la conversation, mais non la nourriture.

SHAKSPEARE.

A mesure qu'on est raisonnable, on apprend de plus en plus à se modérer, parce qu'on ne veut que ce qu'il convient de vouloir pour être heureux.

BOSSUET.

« Bonté, flambeau divin dont la brillante flamme Comme un phare sauveur fait rayonner une âme! Parmi les noms divers, aux lèvres du chrétien, Bonté, quel autre nom plairait comme le tien? Être bon, c'est connaître une source cachée Où la soif la plus vive est bien vite étanchée; C'est trouver en son cœur un innocent trésor Qu'on répand sur ses pas et qui s'accroît encor; C'est donner à la fois la fraîcheur des fontaines, Les aromes des fleurs et l'ombrage des chênes; C'est ramener l'amour, l'espérance et la foi; C'est attirer au ciel en attirant à soi!

VIOLEAU.

Le premier degré de misère, c'est d'aimer les choses mauvaises, et le comble de malheur, c'est de les avoir.

SAINT AUGUSTIN.

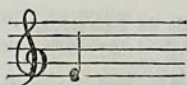
Rien n'est comparable à l'ami fidèle; l'or et l'argent ne méritent pas d'entrer en comparaison de la sincérité de sa foi.

Ecclésiastique.

Regarde avec soin au dedans de toi : il y a là une source de bien qui jaillirait toujours si tu creusais toujours.

MARC-AURÉLE.

REBUS.



E







Paul Henry

Ristori

Ghika

Dalmate

Caique

Florentin

Romanoff

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 11.

Confections et Ceffes de la Maison Gay, Fournisseur de S. M. l'Impératrice.
Chapeaux de M^{mes} Bricard et Callmann, Maison Danoise.

Ayuntamiento de Madrid

23^e année

Bruxelles Deusterbecq Passage St-Hubert, Galerie de la Rose 7

N^o 1

Amsterdam Deusterbecq, Nieuwmarkt de St. N. 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100